

| JANVIER, FÉVRIER,
MARS 2014
Shevat, Adar I, Adar II
5774

Kaminando i Avlando

.07

Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

03 *Avlando kon*
Aurélie Mossé
— FRANÇOIS AZAR

09 *Diversité des*
marranismes
— NATHAN
WACHTEL

18 *Le sauvetage*
familial d'une
mémoire
— LYDIA BÉHAR-
VELAY ET PHILIPPE
VELAY

23 *Ishak Alaton,*
le Juif qui
voudrait que
la Turquie se
souvienne
— ARIANE
BONZON

27 *Vokabulario*
Sekreto en la
Literatura
Espanyola
— RACHEL AMADO
BORTNICK

30 *Un Espagnol*
auprès des
Juifs
— LINE AMSELEM

32 *La Mare aux*
tortues
— HENRI NAHUM



L'édito

Jenny Laneurie François Azar

Ce nouveau numéro de *Kaminando i Avlando* est placé sous le signe de la Mémoire. Non pas d'une mémoire nostalgique d'un temps révolu mais d'une mémoire vive qui irrigue le présent et oriente nos projets et nos désirs.

À ce titre la mémoire marrane, celle qui concerne un grand nombre d'entre nous, nous paraît exemplaire. Elle manifeste la persistance d'une identité juive lorsque ses supports communautaires et religieux tendent à s'estomper, voire à disparaître. Ce sentiment intime d'être juif surpasse les définitions relevant de la tradition. Il définit un «Juif d'élection», porteur d'une identité évolutive et hétérodoxe, qui s'éprouve et se prouve en réaction tant au monde juif traditionnel qu'au monde laïc ou chrétien.

L'article signé par le Pr. Nathan Wachtel et tiré de son intervention lors de l'Université d'été 2013 nous offre une brillante introduction au marranisme qui va bien au-delà des images spectaculaires des autodafés organisés par l'Inquisition. Car l'expérience marrane est avant tout intime. Au sein d'une même famille, d'un même individu, de multiples attitudes peuvent cohabiter ou s'affronter : de l'assimilation radicale à une quête obsédante des origines, de l'indifférence au fait religieux jusqu'à la foi la plus vive et extravertie. Cette acception plurielle du mot Juif, surtout dans sa forme assimilée

et laïcisée, fait évidemment écho à la condition juive contemporaine ; de même que le concept de «pureté de sang» promu par l'Inquisition fait écho à l'antisémitisme moderne fondé sur la notion de «race».

Un autre trait caractéristique des générations juives assimilées est leur extraordinaire investissement dans le domaine de la création artistique ; comme si les questions lancinantes de l'identité pouvaient trouver une forme de résolution dans l'acte créatif. La quête de mémoire devient alors un acte fondateur d'autant plus vivant et brûlant que ses sources sont profondément enfouies. Le parcours d'Aurélien Mossé, dont on lira l'entretien dans ce numéro, nous en offre une brillante illustration.

Deux autres articles viennent compléter ce parcours mémoriel. Lydia Béhar-Velay et Philippe Velay nous entraînent sur les traces de leur ancêtre, l'éditeur stambouliote Benyamin Rafael ben Yosef (1870-1928) et Ariane Bonzon nous propose un portrait de l'industriel turc Ishak Alaton dont les Mémoires récemment publiées rappellent l'attitude ambiguë et fluctuante de la République turque à l'égard des Juifs.

Enfin Matilda Koen-Sarano évoque pour nous ses souvenirs de la fête de Pourim, nous rappelant que chez nous la mémoire est aussi – et peut-être même surtout – celle des goûts et des saveurs de la cuisine judéo-espagnole !

Hommage à Samuel Armistead

Susana Weich-Shahak



Le 7 août dernier s'est éteint l'éminent chercheur Samuel Gordon Armistead, notre cher Sam, dans sa maison de Californie. Il avait 85 ans. Il fut l'un des chercheurs les plus renommés

dans le domaine de la littérature hispanique et de la langue espagnole. Il fut considéré comme un grand Maître dans l'étude du Romancero séfarade de même que dans la recherche de la tradition orale de nombreuses autres communautés.

Sam était né le 21 août 1927. Il grandit à Philadelphie où, poussé par sa mère, grande lectrice, historienne et qui connaissait plusieurs langues, il suivit les cours de l'Ecole William Penn Charter. Il hérita d'elle ce talent pour les langues qu'il développa au cours de ses études à Princeton, depuis le premier niveau (Phi Beta Kappa) jusqu'à ses études supérieures (M. A. et Ph. D.). C'est là qu'il fit la connaissance d'Américo Castro, éminent historien découvreur enthousiaste de la culture séfarade, qui l'influença et l'orienta dans son parcours universitaire. Sam se spécialisa dans la littérature médiévale hispanique ainsi que dans le folklore et leur consacra ses innombrables publications : 30 livres et plus de 500 articles qui s'étendirent de l'étude des *romances* d'Espagne et de la poésie improvisée des îles Canaries, jusqu'au langage pratiquement éteint de certains habitants de la Louisiane.

Ses travaux sur le Romancero hispanique et sur le Romancero séfarade sont d'importance capitale, tout particulièrement le catalogue de la collection du Romancero judéo-espagnol extrait des archives de Ramon Menéndez Pidal (publié en trois volumes en 1978) et la série qu'il prépara avec Joseph H. Silverman, *Judéo-spanish Ballads from Oral Tradition*. J'ai eu le plaisir et l'honneur d'écrire une recension du troisième volume de cet ouvrage : *Carolinian Ballads* pour Musica Judaica Online.

Il enseigna aussi dans diverses universités : Princeton, UCLA, Purdue, à l'Université de Pennsylvanie puis à UC Davis, en tant que « Distinguished Professor » d'espagnol

à partir de 1982 jusqu'à sa retraite et ensuite, en 2010, comme professeur émérite après avoir occupé la charge de co-président du département d'espagnol et de lettres classiques entre 2000 et 2002. Ses élèves se souviendront de l'intérêt manifesté par leur Maître pour leurs études.

Au cours des années plus récentes, il fut professeur invité dans différentes institutions et reçut de nombreux honneurs académiques : docteur honoraire de l'Université de Alcalá (Madrid), membre de la Real Academia Española (Académie de la langue espagnole) en 2009 et, en 1999, lauréat du prestigieux prix Antonio Nebrija de l'Université de Salamanque.

Sam était un homme très particulier, très chaleureux, avec de hautes valeurs morales et un profond amour de la vie. Il fut toujours un collègue très généreux, avec un sens de l'humour génial et une mémoire prodigieuse notamment pour les textes des *romances* qu'il chantait à ses amis et collègues lors des soirées qui suivaient les congrès et les conférences. Je peux témoigner fidèlement de toutes ces qualités que j'ai pu apprécier lors de nos rencontres et de nos très longues conversations téléphoniques au cours desquelles nous abordions non seulement les thèmes de nos recherches mais aussi les sujets concernant la frustrante marche du monde et de la politique.

Le décès de Sam Armistead a laissé dans la peine son épouse Annie Lucie (avec laquelle il a vécu pendant 30 ans), les autres membres de sa famille (son frère, ses belles-sœurs et ses neveux et nièces) et une légion d'élèves, de collègues et d'étudiants. Nous avons pour lui non seulement de l'admiration mais aussi une grande reconnaissance pour son enseignement et pour ses publications qui ont nourri nos études et nos vies.

Sam est sans aucun doute un exemple à suivre par nous tous, tant pour sa rigueur et pour son implication dans le domaine de la recherche universitaire que pour les qualités humaines dont il faisait preuve dans son enseignement et pour les convictions morales de sa vision du monde.

Ke haber del mundo ?

Pour la sauvegarde de vinyles et 78 tours judéo-espagnols

Peter Nahon, étudiant archiviste-paléographe à l'École des Chartes et petit-fils de notre adhérent Pierre Cohen, a entrepris de sauvegarder – en les archivant et en les numérisant – les disques vinyles et 78 tours de chants judéo-espagnols. Ils peuvent à nouveau être écoutés lors de l'émission *Aki Estamos* proposée par Lise Gutmann et Bella Lustyck sur Judaïques FM.

Pour ce projet, Peter Nahon collabore avec Joel Bresler qui dispose d'une longue expérience en la matière et a constitué la plus riche discothèque sépharade en partie répertoriée sur le site :

www.sephardicmusic.org

Si vous disposez de disques judéo-espagnols anciens, nous vous recommandons de vous mettre en contact avec Peter Nahon en lui écrivant à l'adresse nahon.p@gmail.com ou en téléphonant à l'association au 06 98 52 15 15.

À Paris

20.01

Conférence Alberto-Benveniste

« Le nom de notre pays est Sefarad dans la langue sainte... » Être juif dans l'Espagne médiévale : altérité ou identité ?

La treizième conférence du Centre Alberto-Benveniste d'études sépharades, donnée cette année par Adeline Rucquoi, Directrice de recherche au CNRS aura lieu le lundi 20 janvier 2014, à 17 h, à l'École normale supérieure, 45 rue d'Ulm, Paris 5^{ème}.

Seront remis ensuite les prix Alberto-Benveniste 2014 de littérature et de recherche et la bourse Sara Marcos de Benveniste en études juives 2014. En clôture, un récital de chansons traditionnelles judéo-espagnoles par l'ensemble Presensya.



Réédition

« Sur la route, trésor des musiques juives »

Marlène Samoun, qui dirige la chorale d'Aki Estamos les Amis de la Lettre Sépharade, nous informe qu'un de ses albums vient d'être réédité. Il s'agit de : « Sur la route, trésor des musiques juives », judéo-espagnol, yiddish, hébreu, judéo-arabe.

Il est disponible sur son site <http://marlenesamoun.com>, de même que « Notches notches, chant judéo-espagnol vivant ».

En Californie

05.03 > 06.03

Troisième symposium de UCLadino (UCLA)

Les 5 et 6 mars 2014 se tiendra à l'Université de Californie à Los Angeles le troisième symposium consacré au judéo-espagnol. Le thème choisi cette année est « préservation et revitalisation ». Parmi les principaux conférenciers, on relève la présence de l'universitaire Eliezer Papo, de Karen Gerson Şarhon et de la chanteuse Sarah Aroeste.

Tous les étudiants intéressés sont les bienvenus à ce rendez-vous annuel. Ils peuvent dès à présent répondre à l'appel à présentation de projet lancé par Bryan Kirschner.

Contact : ucladino@gmail.com

Voyage

06.06 > 19.06

Ladinokomunita organise un voyage culturel au Maroc

Au programme rencontres et visites des principaux sites juifs à Casablanca, Marrakech, Essaouira, Fez, Meknès, Tanger, Tetuán, Chefchaouen, Rabat.

Hébergement dans des hôtels 4 ou 5*, pension complète, transport en autocar, guides en espagnol. 1 350 € en chambre double (supplément de 180 € pour une chambre individuelle). Prix du vol non inclus. Réservations avant le 5 mars 2014.

Renseignements : écrire à Stella Garber stellaga@uol.com.br

Distinctions

Notre amie **Marie-Christine Varol**, professeur des Universités à l'Institut national des Langues et Civilisations orientales, a été décorée de l'insigne de chevalier des Arts et des Lettres.

Le professeur **Aron Rodrigue** de l'Université de Stanford a été distingué dans l'ordre des Arts et des Lettres le 23 octobre 2013 au cours d'une émouvante cérémonie au Palais du Luxembourg.

Le professeur **Haïm Vidal Sephiha** a reçu la médaille vermeil de la Ville de Paris le 4 novembre 2013 des mains d'Anne Hidalgo, première adjointe au Maire de Paris à l'Hôtel de Ville.

À tous nous adressons nos chaleureuses et confraternelles félicitations.

Avlando kon...

Aurélie Mossé



Aurélie Mossé

Aurélie Mossé est designer-chercheur dans le domaine textile, diplômée de la prestigieuse Central Saint Martins – University of the Arts de Londres. Elle vit entre Paris – où elle enseigne la création textile à l'École Nationale supérieure des Arts Décoratifs – et Copenhague où elle achève actuellement son doctorat. Sa curiosité l'a poussée à s'intéresser aux racines juives de sa famille et au monde judéo-espagnol. Son parcours nous paraît emblématique d'une nouvelle génération dont l'identité complexe peut être l'occasion, autant que d'un travail de mémoire, d'un bel effort créatif.

François Azar : Comment s'est faite votre rencontre avec la culture judéo-espagnole ?

Aurélie Mossé : C'est assez ténu. J'ai toujours été très attirée par la culture espagnole au sens large, la littérature, la langue, la musique, mais le rattachement à mon histoire personnelle est assez récent, lorsqu'il y a un peu moins d'un an je me suis penchée sur les origines de ma famille paternelle.

Mon grand-père paternel est un Juif marseillais d'origine comtadine et, réalité ou fiction, la tradition familiale veut que l'on vienne d'Espagne. Les Juifs comtadins sont les «Juifs du Pape», c'est à dire des Juifs réfugiés dans l'une des quatre communautés ou «carrières» du comtat Venaissin placées sous la protection du Pape, plus précisément pour mon grand-père la «carrière» de Carpentras*.

Par ailleurs, les origines de ma famille sont assez diverses et nous n'avons pas de pratiques juives au quotidien.

Il y a peu de temps, j'ai entrepris un travail auprès de mon grand-père qui est le seul à être issu de cette culture. Même pour lui il est assez difficile de se revendiquer comme Juif. C'est une famille où les traditions se sont perdues il y a longtemps. Je ne saurais pas mettre de date, mais au XVIII^e siècle je pense que cela devait déjà s'estomper.

Avant la guerre, ils étaient déjà très assimilés. Mon grand-père et ses frères n'étaient plus rattachés à des pratiques culturelles ou religieuses juives, et n'ont pas hérité d'un deuxième prénom hébraïque comme ce fut encore le cas pour mes arrières grands-parents. On est dans une histoire

* Les trois autres étant Avignon, Cavaillon et l'Isle-sur-la-Sorgue

un peu mythique. Mon grand-père me disait : « Je sais que l'on vient d'Espagne; on me l'a toujours dit ». Avec toute la magie et la poésie que cela peut avoir.

Y a-t-il encore des aspects persistants ?

Ce que j'en garde c'est un certain esprit de famille, de clan, le goût des voyages et une relation au monde hippique puisque tout le monde dans la génération de mon grand-père et même celle de mes parents a un lien avec le monde du cheval comme une réminiscence du métier de maquignons de nos ancêtres. Mon grand-père joue aux courses, un de mes oncles également, mon père montait régulièrement à cheval. D'autres Mossé, que je ne connais pas, sont connus dans le monde équestre à l'instar du jockey Gérard Mossé, un cousin éloigné.

Dans beaucoup de familles mixtes ou assimilées on rencontre également une dimension culturelle et artistique très affirmée.

Oui, je commence à le réaliser. L'espace culturel de ma famille est assez particulier car ma grand-mère paternelle est catholique et sans doute en raison de la guerre c'est cet aspect-là qui a été mis en avant, bien que la question soit plus complexe. Avec mes parents, je suis dans un autre type de mariage mixte puisque ma mère est suisse de culture protestante et que mon père est issu de la tradition « catholique ». Je ne saurais pas toujours dire de quel côté vient chaque élément mais incontestablement il y a une vraie culture méditerranéenne et l'amour des langues et des Arts. Mon frère par exemple mène une carrière artistique à l'étranger.

Vos arrière-grands-parents ont été déportés, cela crée aussi une forme de conscience juive ?

Il est assez tabou de parler de culture juive dans la famille. J'ai évoqué le sujet pour des raisons médicales. Je vis avec une allergie depuis un certain nombre d'années et à l'occasion d'un travail de « médecine douce » on a émis l'hypo-

thèse qu'il pourrait s'agir d'une conséquence de la déportation de mes arrière-grands-parents. J'ai eu une conversation à ce sujet avec mon grand-père en avril dernier. On n'avait pas d'espace auparavant pour discuter de ces choses-là. Alors, indiscutablement les liens qui me rattachent à une conscience juive sont en premier lieu le résultat du traumatisme de la guerre mais je découvre aujourd'hui que ces liens sont plus profonds et plus riches.

Votre grand-père avait donc conscience d'être Juif ?

Il a cette conscience là mais il ne l'a pas du tout revendiquée. Il a failli lui-même être déporté et un de ses frères a été interné à Drancy. Ce n'est pas anodin. J'ai toujours su que l'on était issu d'une famille juive mais c'est tout. Cela restait une réalité abstraite, complètement détachée de la vie familiale et dont nous ne discutons jamais.

Les voyages ont-ils joué un rôle dans la mémoire familiale ?

De façon inconsciente sans doute. Ma famille est de Marseille et même de Carpentras si l'on remonte au XVI^e siècle et mon père qui travaillait dans le Nord au début de sa carrière est revenu habiter dans la Drôme qui est à une heure de voiture de Carpentras. Son dernier emploi était lui-même à une cinquantaine de kilomètres de cette ville...

Vous y êtes allée ?

J'y suis passée, mais pas du tout dans une optique de recherche. Je ne savais d'ailleurs pas à l'époque que ma famille en était originaire. Ce sont des endroits où j'aimerais retourner. Le choix géographique de mes parents est justement un intermédiaire entre la culture suisse de ma mère et les racines marseillaises et judéocomtadines de mon père. Pour moi, la Drôme est vraiment un territoire fondateur. Elle n'est pas légitime car nous n'avons pas de famille originaire de cet endroit et pourtant, ayant beaucoup



Reef.2, une création d'Aurélié Mossé basée sur les propriétés d'un polymère réagissant au courant électrique. Le plafond porte un archipel de mobiles en suspension qui, grâce à l'intégration d'un capteur de vent, bougent en fonction de sa vélocité, comme pourraient le faire les voiles d'un bateau. L'intérieur de la maison devient ainsi sensible à l'environnement extérieur.

Photographie:
Anders Ingvarsten.

Toutes les créations d'Aurélié Mossé sont consultables sur le site www.aureliemosse.com

Table
Mille-feuille.

Photographie
Mathilde Fuzeau



voyagé et habité dans différents pays, c'est là que je me sens à la maison. C'est le point de rencontre de la famille.

Et le nom ?

Mossé n'est pas un nom très courant en France, ni même en Espagne. Il y a sans doute eu un passage de Mose à Mossé. Symboliquement on remonte à Moïse !

D'autres membres de la famille poursuivent la même recherche ?

Non, c'est assez personnel. Depuis que je m'y suis intéressée, ma mère et mon frère se sont ouverts à ça et même un peu mon père, mais c'est quand même moi qui joue le rôle moteur.

On va maintenant évoquer votre travail qui est tout aussi passionnant. Vous avez fait vos études à Paris ?

En partie. J'ai été formée à Duperré dans une école d'Art et de Design, puis je suis partie faire un master à Londres à la Central Saint Martins en « textile futures » qui est une formation assez unique qui s'efforce de repenser la création textile au regard des nouvelles technologies et des enjeux écologiques. Actuellement, j'achève un doctorat

entre Copenhague et Londres. Celui-ci est ancré dans la pratique du design et se concentre sur la création de textiles intelligents pour l'environnement maison.

Le textile intelligent c'est le textile à mémoire de forme ?

C'est tout ce qui est textile dynamique qui répond à l'environnement, en changeant par exemple de couleur, de forme, en produisant de l'électricité grâce aux rayons du soleil. Des choses un peu bizarres que l'on voit encore peu dans le quotidien mais qui investissent le domaine de la création et le domaine médical comme des textiles qui enregistrent le rythme cardiaque ou la pression artérielle.

Je suis à l'interface avec les chercheurs pour essayer d'imaginer les usages futurs des nouvelles technologies mais aussi les implications en termes d'imaginaire.

Certaines de vos propositions sont très poétiques...

J'ai travaillé sur des polymères qui changent de forme avec l'électricité, sur de grandes installations de plafond qui s'ouvrent et se ferment avec le vent ce qui permet de reconnecter la maison avec les

rythmes naturels. J'ai également travaillé sur des plastiques qui changent de forme avec la lumière, qui vont se courber comme des plantes pour suivre la direction du soleil. J'essaie de montrer la poétique qui peut se dégager de mouvements qui sont habituellement utilisés dans la robotique.

À Londres vous vous êtes associée à d'autres designers ?

Je fais partie de deux centres de recherches, le premier au Danemark qui est un centre pour l'architecture et les technologies de l'information (CITA) et le second à Londres qui est composé de chercheurs qui réfléchissent à l'avenir de la création textile (TFRC), notamment du point de vue de l'écologie.

Et Puff and Flock ?

C'est un groupe que nous avons constitué avec 7 de mes amies à la sortie de notre master pour créer une dynamique de groupe et exposer ensemble. Il y avait une bonne dose d'humour dans ce collectif et l'on a fait beaucoup d'ateliers avec des enfants. C'était à la fois un rôle de création et de sensibilisation. Il y a encore une dizaine d'années, la création textile était abordée sous un angle purement décoratif...

Mon expérience à Londres est beaucoup plus ouverte. Les architectes et les scientifiques se rendent compte des possibilités du textile comme vecteur de nouvelles technologies.

Avez-vous des exemples qui touchent le grand public comme le papier peint ?

Le papier peint c'est un peu un dada personnel ! Il y a des exemples d'encres qui changent de couleur en fonction de la température ou des UV. On les retrouve dans des tasses dont la couleur change quand on verse du café même si c'est encore un peu de l'ordre du gadget. On voit également des gammes de vêtements qui produisent des effets lumineux dans la haute couture ou le prêt à porter de luxe. D'autres vêtements permettent de communiquer à distance de façon

sensorielle. Par exemple, vous pouvez faire un câlin à votre épouse depuis un autre pays si vous portez le même vêtement qu'elle.

En architecture, il s'agit par exemple de surfaces intelligentes qui peuvent protéger du soleil.

La mémoire n'est pas absente de mon travail comme par exemple certains papiers peints que j'ai créés et qui évoquent des motifs de l'Alhambra.

Nous en revenons justement à l'avenir du judéo-espagnol. Qu'attendez-vous d'une association comme Aki Estamos ?

Je suis arrivée par un questionnement personnel autour d'une culture totalement enfouie dans ma famille. La moindre chose qui pouvait y être liée m'intéressait. La question de la langue m'intéresse beaucoup. Je parle déjà espagnol et j'espère passer le cap du judéo-espagnol quand je serai un peu plus souvent à Paris. Je vois qu'il se passe plein de choses...

Vous étiez présente à l'Université d'été ?

Pas à l'Université elle-même mais au concert d'ouverture et au concert de Mashalá! Puis j'ai écouté ce que vous avez mis en ligne...

J'aimerais m'engager plus. Pourquoi ne pas faire un travail créatif autour de ces racines perdues, pour me les réapproprier et leur donner une perspective d'avenir ? Peut-être sous la forme d'une collection de vêtements qui raconterait cette histoire. L'association peut me permettre d'avoir une connaissance très concrète de ce monde. Le textile est justement à la croisée des chemins. Cela peut-être très théorique, très religieux ou très quotidien.

Et c'est ce que l'on emporte toujours avec soi...

Oui c'est la trace de la personne, la mémoire de corps absents, un vecteur de transmission culturel aussi. Le passage entre tradition et novation est au cœur de mon travail. L'associer à des racines spécifiques m'intéresse beaucoup. Cela pourrait même être un nouveau champ de recherche pour moi associé aux sciences humaines.

Nathan Wachtel

Aviya de ser... los Sefardim

Diversité des marranismes

La présente session d'ouverture porte sur : « Marranes et marranismes : une façon moderne d'être juif ? » Vous avez remarqué que « marranismes » est orthographié au pluriel : de fait, l'ensemble des phénomènes que l'on désigne (par commodité) sous le terme de « marranisme » se signale à la fois par sa diversité, sa complexité, et son extraordinaire capacité à persister dans le temps, puisqu'on peut suivre ses traces, dans le monde ibérique, au long d'une durée de plus de six siècles. On peut dire qu'il s'agit d'un fait social total, comportant de nombreuses dimensions : religieuse et culturelle évidemment, mais aussi économique, sociale et identitaire. Quant à la dimension religieuse, elle présente elle-même des formes extrêmement changeantes, variant entre des pratiques judaïsantes inégalement fidèles au judaïsme rabbinique, ou de multiples combinaisons syncrétiques, ou encore un scepticisme plus ou moins radical.



Francisco Rizi (1614-1685), *L'autodafé sur la Plaza Mayor de Madrid de 1680*, Huile sur toile, 1683, Musée du Prado, Madrid. Au cours de cet autodafé spectaculaire célébré en présence du Roi, de la Reine et du grand inquisiteur Don Diego Sarmiento de Valladares comparurent 120 accusés dont la plupart étaient des judaïsants originaires du Portugal.

Pour éclairer cette complexité, il faut commencer par distinguer entre le marranisme originellement espagnol et le marranisme en lequel il se prolonge, devenu portugais. Nous pourrions ensuite, en manière d'épilogue, poser la question de la possible extension du concept de marranisme à des phénomènes peut-être comparables dans le monde contemporain.

Le marranisme espagnol

Le cas espagnol est chronologiquement le plus ancien, il se situe véritablement au point de départ. Si l'on laisse de côté les précédents qui avaient eu lieu à l'époque wisigothique, les premières conversions forcées et massives de Juifs, dans les royaumes espagnols, commencent en effet à la fin du XIV^e siècle, avec les massacres (on peut par analogie parler de « pogroms ») qui se déchaînent à Séville en 1391, puis se répandent à Cordoue, Tolède, Barcelone, etc. Ces drames eurent des répercussions de plus grande portée encore que ceux qui s'étaient produits, lors des premières croisades, en France et en Allemagne. – Or cette première série de conversions collec-

tives fut bientôt suivie d'une autre, au cours des années 1412-1415, à la suite des prédications exaltées du dominicain Vincent Ferrier et de la législation restrictive alors édictée contre les Juifs.

Il faut ici faire une observation importante : c'est que toutes les conversions (notamment au cours de la deuxième vague des années 1410) n'étaient pas imposées par la contrainte, un certain nombre étaient « volontaires ». Plus ou moins volontaires ? Dans un contexte de violence néanmoins ? On peut en discuter. – L'afflux de ces conversions volontaires, selon une explication qui remonte à Yitzhak Fritz Baer, serait dû à un affaiblissement interne des communautés juives, résultant lui-même de la diffusion parmi les élites du rationalisme averroïste, qui les inclinait à une certaine incrédulité ; et celle-ci se serait également propagée dans les milieux populaires, parmi lesquels était répandue la sentence bien connue : « Il n'y a rien d'autre que naître et mourir comme des bêtes ». (*No hay sino nascer e morir como bestias*).

Or il importe de faire cette distinction entre convertis de force (*anusim*) et convertis volontaires (*meshumadim*, apostats) pour rendre compte de la

Palais de l'Inquisition à Cartagène (Colombie), principal monument de la ville édifié au XVIII^e siècle.



complexité de la situation. J'essaie de résumer : tous ceux qui avaient été convertis, les *conversos*, formaient désormais la catégorie des « nouveaux-chrétiens » par opposition aux « vieux-chrétiens », en contradiction avec la doctrine de l'universalisme paulinien. Et l'on sait que cette catégorie des « nouveaux-chrétiens » s'est perpétuée pendant des siècles, pour devenir une « caste » héréditaire qui subsista en Espagne jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Mais à l'intérieur des *conversos*, au moins à la première génération, un autre clivage distinguait *anusim* et apostats, qui nourrissaient entre eux des sentiments certainement mitigés.

Je ne peux manquer de rappeler ici le cas d'un des apostats les plus célèbres : celui de Salomon Halevi, rabbin de Burgos, converti en 1390 sous le nom de Pablo de Santa Maria, qui fera une brillante carrière politique et ecclésiastique, au point de devenir, 25 ans plus tard, évêque de la même ville de Burgos où il avait été rabbin.

Plus généralement se pose la question : qu'en était-il des croyances et pratiques religieuses des nouveaux-chrétiens après leur conversion ?

Elles étaient en toute logique diverses et souvent ambiguës. On ne saurait douter que beaucoup d'entre eux adhéraient à l'Église d'une foi sincère et s'efforçaient d'être bons chrétiens. D'autres continuaient à célébrer autant que possible les rites et cérémonies de la religion juive. D'autres encore, incertains en leurs croyances, perplexes quant à leur identité, observaient à la fois les commandements de la « Loi de Moïse » et les prescriptions de la « Loi de Jésus », ou oscillaient et alternaient entre l'Église et la Synagogue, à moins qu'ils ne devinssent incrédules à l'égard de l'une et de l'autre.

En ce XV^e siècle espagnol, les relations entre les nouveaux-chrétiens et les Juifs restés fidèles à la Loi de Moïse apparaissent d'autant plus brouillées, confuses, qu'ils restaient souvent voisins dans les mêmes quartiers, et que les familles étaient profondément divisées. Au sein d'une même fratrie, des frères et des sœurs s'étaient convertis, les autres non ; même entre époux les choix avaient pu diverger (la femme du rabbin de Burgos, Salomon Halevi, refusa quant à elle

de recevoir le baptême). Ou encore : entre époux tous deux *conversos* les croyances et pratiques pouvaient aussi s'opposer, le mari fervent chrétien, la femme judaïsante ; ou même si tous deux judaïsaient, ils ne partageaient pas toujours le même souci de prudence, d'où d'inévitables querelles conjugales sur la manière d'élever les enfants. Dans ces conditions, les relations entre Juifs et nouveaux-chrétiens revêtaient des formes également très variables, se déployant entre d'un côté la complicité et le bon voisinage, de l'autre l'animosité haineuse.

À titre d'illustration de cette situation effectivement complexe, je rappellerai ici un autre cas célèbre : celui de Diego Arias Davila et de sa famille. Diego Arias Davila avait été converti dans son enfance vers 1412. Et il fit lui aussi une brillante carrière politique : au service du roi Henri IV de Castille il organisa un vaste réseau pour la collecte des rentes et impôts (la plupart des collecteurs étaient évidemment *conversos*). Diego Arias Davila gagna pleinement la confiance du roi, devint son secrétaire particulier, et reçut le titre de Grand Trésorier de Castille et membre du Conseil royal. Quels étaient ses sentiments religieux ? Du vivant de Diego Arias Davila (il mourut en 1466), nul n'osa l'accuser de judaïser. C'est plus de 20 ans après leur mort que Diego Arias Davila et son épouse Elvira Gonzalez furent l'objet d'un procès de l'Inquisition (récemment instaurée), qui visait essentiellement à détruire le prestige de leur clan, et notamment celui de leur fils, Juan Arias Davila, évêque de Ségovie.

Des témoins interrogés au cours du procès, nous apprenons que le Grand Trésorier et son épouse, dans la vie quotidienne, conservaient des liens étroits et affectueux avec les membres de leur famille (et autres amis) restés juifs. Diego Arias Davila aimait tout particulièrement, les jours de shabbat, participer à des réunions avec des proches, au cours desquelles il chantait d'une voix magnifique les prières hébraïques qu'il avait apprises dans son enfance ; (et sans doute exprimait-il ainsi plus un sentiment de nostal-

gie qu'une foi vraiment religieuse). La nourriture préférée les samedis n'était autre que la *adefina*, le plat de viande qui avait mijoté depuis le vendredi, qu'apportait un neveu d'Elvira, le rabbin Moshe. Celui-ci fournissait aussi du pain azyme au moment de la Pâque. (Parenthèse : ce même rabbin Moshe se convertit en 1457, devint Jeronimo de Paz et délateur (*malsin*) de ses anciens coreligionnaires, ce qui ne l'empêcha pas de mourir sur le bûcher en 1489). Quant à l'épouse de Diego, Elvira Gonzalez, elle offrait souvent des aumônes aux synagogues de Ségovie, elle se rendait assidûment aux fêtes et cérémonies célébrées par les membres juifs de sa famille, et notamment fréquentait régulièrement le *mikvé* avec sa jeune sœur Letitia (la mère du rabbin Moshe, qui, elle, resta juive jusqu'à sa mort).

L'enquête inquisitoriale contre les Arias Davila commença en 1486. Le vieil évêque Juan Arias s'efforça, en vain, de faire obstacle au procès. Il ne put finalement que s'exiler à Rome, en 1490, après avoir fait exhumer les restes de ses parents, puis les transférer en un lieu secret afin de leur éviter d'être brûlés.

Je mentionne maintenant très rapidement, pour mémoire, les trois faits bien connus :

- l'apparition et la diffusion à partir de 1449 des statuts de pureté de sang qui excluent les nouveaux-chrétiens des charges et offices, des grands ordres militaires, etc. (mais il est toujours possible de falsifier les généalogies) ;
- l'introduction du Saint-Office, l'Inquisition, en 1480 ;
- l'expulsion des Juifs en 1492.

Et j'insiste seulement sur quelques points. Les statuts de pureté de sang (réaction de rejet des vieux-chrétiens face à l'intégration brillante des nouveaux-chrétiens), non seulement s'opposent à la doctrine de Paul, mais encore font passer d'une marginalisation d'abord religieuse à une exclusion fondée sur un critère biologique, on peut dire racial. C'est une novation, qu'on peut considérer comme l'un des aspects de l'entrée dans les temps modernes.

Quant à la répression inquisitoriale, elle est extrêmement sévère au cours des quatre ou cinq premières décennies de l'activité du Saint-Office en Espagne : les autodafés célébrés à Séville, Valence, Cuenca, etc, comptaient 85 % à 95 % de judaïsants sur l'ensemble des condamnés, dont 20 à 40 % envoyés au bûcher. Aussi peut-on considérer que le marranisme proprement espagnol est pratiquement extirpé au milieu du XVI^e siècle (sauf en quelques cas résiduels).

Enfin l'expulsion de 1492 se trouve à l'origine de l'immense expansion spatiale du monde sépharade. Les réfugiés gagnent d'abord le pays le plus proche, le Portugal, mais aussi le sud-ouest de la France, l'Italie, les pays d'Afrique du Nord, et surtout l'Empire ottoman.

À ce propos, je ne veux pas manquer de rappeler le cas remarquable de Salonique, que vous avait présenté l'année dernière, en cette Université d'été, mon très regretté collègue Gilles Veinstein. Comme vous le savez, la ville n'était peuplée, en 1478, que de Grecs orthodoxes et de quelques musulmans. Or, quarante ans plus tard, en 1519, on y compte plus de 4 000 foyers juifs, qui sont désormais les plus nombreux. C'est là un phénomène inédit : Salonique représentait alors le seul cas en Europe d'une ville importante dont la population était à majorité juive (jusqu'à 64 % en 1613).

Le marranisme portugais

Le marranisme portugais se caractérise à la fois par son immense expansion dans l'espace et son extraordinaire persistance dans le temps. Ces particularités sont dues aux circonstances de sa formation, aux conjonctures qui marquèrent son développement, et aux divers milieux où il s'est étendu.

Je retiendrai, pour faire bref, trois traits caractéristiques : la consolidation d'un marranisme spécifique ; la dimension planétaire des réseaux marranes portugais ; les aspects modernes de la *Nação*.

– La spécificité du marranisme portugais –

Après l'expulsion d'Espagne de 1492, les Juifs qui s'étaient réfugiés au Portugal se trouvèrent bientôt pris dans un piège quand le roi Manuel, en 1497, leur imposa une conversion massive. Afin de conserver sous son autorité une population utile aux activités économiques et commerciales, il prit toutes mesures destinées à les empêcher de s'enfuir à nouveau. Ces contraintes étaient cependant accompagnées d'un édit de protection qui garantissait qu'aucune enquête ne serait menée sur leur vie religieuse pendant une période transitoire de vingt ans. C'était presque encourager tacitement les *conversos* à judaïser (à condition évidemment de rester dans la discrétion). Tant pour les communautés déjà établies au Portugal que pour les immigrés les réseaux de sociabilité et d'enseignement (avec notables et rabbins) n'avaient pas été soudainement démantelés : il leur suffit de devenir clandestins.

C'est ainsi que, sous un régime de relative tolérance, les nouveaux-chrétiens apprirent au Portugal et perfectionnèrent l'art de mener une double vie : apparemment chrétienne à l'extérieur, et attachée dans le privé à observer (même imparfaitement) les fêtes et rites de la religion juive. Ils formaient un ensemble nombreux, estimé à 12 % de la population totale, et même jusqu'à 20 % selon les localités. Leurs liens de solidarité leur permirent aussi de maintenir une organisation officielle grâce à laquelle ils pouvaient négocier avec le gouvernement royal, et ils avaient même des représentants auprès du pape.

Ainsi se constitua au Portugal un marranisme plus structuré qu'en Espagne, solidement implanté et doté de fortes capacités de résistance. Cette période de « cristallisation » d'un marranisme spécifique au Portugal dura une quarantaine d'années, jusqu'à l'introduction, au Portugal également, de l'Inquisition (dans les années 1536-1540).

Alors se produisit un phénomène remarquable, une sorte de chassé-croisé entre les deux pays, Espagne et Portugal. À partir du milieu du



Saint Dominique présidant un auto da fé (détail) vers 1495 par Pedro Berruguete (1450-1504). Peinture provenant de la sacristie de l'Église Saint Tomás d'Ávila actuellement au Musée national du Prado (Madrid). Cette peinture met en scène un auto da fé des Cathares près de 300 ans après la croisade des Albigeois. Le peintre s'est certainement inspiré des auto da fés qui se déroulaient alors sous ses yeux en Espagne. À noter que les prisonniers sont garrottés avant d'être brûlés, cas le plus fréquent.

XVI^e siècle, l'Inquisition espagnole fut amenée à réduire considérablement l'intensité de ses poursuites contre les judaïsants (à la suite du démantèlement du marranisme proprement espagnol). L'Espagne pouvait alors apparaître aux yeux des nouveaux-chrétiens portugais, paradoxalement, comme une terre de relatif refuge. En résulta un afflux de migrants, dont beaucoup revenaient ainsi sur les lieux d'origine de leurs parents ou grands-parents. Ces mouvements s'amplifièrent après 1580, avec l'Union dynastique entre l'Espagne et le Portugal.

Ces mouvements de migration entraînèrent une revitalisation du marranisme du côté hispanique, laquelle provoqua inévitablement une réactivation des poursuites de l'Inquisition espagnole à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e : mais désormais, même revenus sur les terres de leurs ancêtres, ces migrants et leurs descendants continuaient à être qualifiés de « portugais ». Le marranisme lusitanien avait bien pris le relais du marranisme espagnol.

– La dimension planétaire des réseaux marranes portugais –

Dimension planétaire en effet, puisqu'à partir des pôles principaux constitués par Séville et Lisbonne, les itinéraires commerciaux ouvraient sur les deux Indes, orientales et occidentales : de fait les deux empires coloniaux, le portugais et l'espagnol, font chacun le tour du monde. Or, dans cette nouvelle configuration du commerce à longue distance, les membres des réseaux marranes disposaient d'un immense avantage : grâce à leurs liens de solidarité et même souvent de parenté, ils pouvaient envoyer en toute confiance lettres de change et reconnaissances de dettes : ils disposaient de « crédit » dans tous les sens du mot « crédit », et d'abord dans celui de confiance ; c'était un grand avantage sur leurs concurrents.

Je ne peux entrer ici dans le détail de ces réseaux commerciaux, ni traiter de leurs objets (sucre, esclaves, épices, etc.), mais je dois mentionner une particularité à l'intérieur même de la

spécificité portugaise : il s'agit du cas brésilien, où se répète en quelque sorte la consolidation (en l'occurrence pendant quelque cent cinquante ans) d'un marranisme encore plus enraciné. À quoi s'ajoute une originalité supplémentaire : l'épisode de l'occupation hollandaise du Nordeste du Brésil, et la création au grand jour de la première communauté juive américaine, à Recife : son existence, même brève (1634-1656) ne manqua pas d'avoir localement un fort impact. C'est pour beaucoup de raisons que, dans mes enquêtes personnelles, je suis allé chercher dans le *sertão* du Nordeste brésilien les descendants contemporains des nouveaux-chrétiens d'autrefois, qui se disent eux-mêmes « Juifs marranes ».

– *Les aspects modernes de la Nação* –

Les immenses réseaux qui relient les nouveaux-chrétiens de Lisbonne, de Séville, d'Anvers ou de Mexico, et les Juifs de Venise, de Livourne, de Constantinople ou d'Amsterdam présentent un caractère remarquable, et inédit en ces débuts des temps modernes : ils unissent des dizaines de milliers de personnes qui ne professent pas officiellement la même foi religieuse, et cependant partagent le sentiment d'appartenir à une même collectivité, définie par sa commune origine, et désignée lapidairement par un mot : la *Nação*. Cette « Nation » (« Portugais de la Nation juive », ou « Portugais » de la « Nation »), cette Nation, donc, désigne une entité nouvelle qui n'est pas incluse dans un territoire : ses membres se dispersent en effet de toutes parts, sur tous les continents, et ils comprennent aussi bien des Juifs déclarés dans les pays où ils peuvent professer librement leur religion que les nouveaux-chrétiens (judaisants ou non) qui vivent en terre d'intolérance.

À cette hétérogénéité s'ajoute une constante mobilité : tandis que les nouveaux-chrétiens fuient les poursuites inquisitoriales pour affirmer leur foi juive à Venise ou Amsterdam, des « nouveaux-juifs » (selon l'heureuse expression de Yosef Kaplan) peuvent être amenés, par la gestion de leurs affaires, à revenir en Espagne, au Portu-

gal, ou dans les colonies ibériques, et à reprendre le masque chrétien. Même à Amsterdam ces nouveaux-juifs persévèrent en quelque sorte dans une personnalité double, signalée par l'usage de deux noms : outre leur nom hébreu connu dans le cadre de la communauté juive, ils continuent à employer leur nom portugais ou espagnol pour toutes leurs opérations commerciales.

Cette différenciation entre l'appartenance religieuse et l'origine ethnique signifie une complexité accrue en même temps qu'une sécularisation des critères de l'identité. À Amsterdam notamment, la nette séparation, dans la communauté juive, entre sacré et profane, combinée avec les transformations du contexte social, conduisit à une large amplification de la sphère sécularisée : phénomène caractéristique de la modernité en Occident.

Le marranisme dans le monde contemporain

D'où, en épilogue, on est amené à poser la question : peut-on étendre le concept de marranisme au-delà de son champ d'application ibérique originel, jusqu'à des phénomènes comparables en d'autres aires géographiques dans les temps contemporains ?

C'est ce que n'hésitait pas à faire Yitzhak Fritz Baer dans *Galout*, l'ouvrage qu'il publia à Berlin en 1936 à la *Schocken Verlag* : « Les marranes de ce temps là ressemblent déjà, sous bien des aspects, aux Juifs de l'Europe occidentale à l'époque moderne »¹. Il poursuivait ce rapprochement en rappelant, un an après les lois de Nuremberg, les statuts ibériques de « pureté de sang », pour adresser aux Juifs allemands une manière d'avertissement : « De fait, la question juive espagnole au XV^e siècle enseigne à l'observateur moderne [...] le caractère effroyablement inévitable de conflits historiques qui, manifestement, ne peuvent que se reproduire sous des formes toujours neuves ». Dans sa préface à la traduction française de *Galout*, Yosef H. Yerushalmi commente la même

1. Yitzhak Fritz Baer, *Galout. L'imaginaire de l'exil dans le judaïsme*, [1936], Paris, 2000, p. 122.

idée en insistant sur les effets du processus d'émancipation des Juifs dans l'Europe contemporaine : « L'assimilation n'a pas résolu les tensions avec les sociétés ambiantes : tout au plus a-t-elle créé des marranes modernes ».

Près de vingt ans avant cette préface, le même Yosef H. Yerushalmi avait consacré une longue étude, dans une perspective d'histoire comparée, à une mise en parallèle entre la trajectoire historique du judaïsme ibérique aux XV^e-XVI^e siècles, et celle du judaïsme allemand (et européen) au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e. Il ne s'agit aucunement d'affirmer un lien direct entre des événements et des phénomènes si éloignés à la fois dans le temps et dans l'espace : mais les analogies n'en sont que plus frappantes. Dans les deux cas, en effet, nous observons des processus similaires : la présence tout d'abord de communautés juives qu'un certain nombre d'interdits marginalisent dans leurs rapports sociaux et limitent dans leurs activités économiques. Puis de brusques événements, certes en eux-mêmes de nature très différente, bouleversent la situation : d'une part, les conversions des XIV^e et XV^e siècles ; d'autre part, les mesures d'émancipation de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e (échelonnées selon les pays). De fait, ces deux types de rupture jouent le même rôle fonctionnel : « les conversions en masse des Juifs espagnols et portugais entre 1391 et 1497 peuvent apparaître à certains égards comme une forme d'émancipation par le baptême »³. De manière analogue, la suppression dans les pays d'Europe occidentale et centrale des entraves et restrictions légales appliquées aux Juifs leur permet de s'intégrer pleinement dans les sociétés globales. Parallèlement, les uns et les autres bénéficient d'une période de tolérance pendant laquelle ils parviennent à prendre place dans les secteurs les plus dynamiques de la vie économique, politique et culturelle et à atteindre les strates sociales les plus élevées. Puis se manifestent dans les sociétés d'accueil respectives des réactions d'hostilité et de rejet inspirées en définitive par « une haine raciale

qui s'établit tout d'abord sans la sanction officielle de l'Etat mais que la loi finit par institutionnaliser [...] l'élément dirimant est l'apparition, dans les deux cas, d'une conception raciale des Juifs »⁴.

La mise en parallèle fait en définitive apparaître deux types de changements, tant du côté des sociétés englobantes que de celui de la diaspora juive : d'une part, dans la péninsule ibérique comme en Allemagne, à des époques certes différentes, l'hostilité anti-juive glissait d'une dimension traditionnellement religieuse à un critère d'ordre biologique et racial ; d'autre part, dans les pays d'Europe occidentale et centrale, le mouvement d'émancipation des Juifs (qui se manifeste clairement avec les premières mesures de tolérance prises par Joseph II dans les années 1780) entraînait des transformations profondes, marquées par une distinction de plus en plus nette entre la sphère religieuse et le monde profane. La philosophie de Moses Mendelssohn, et sa « légende », signalaient une étape décisive dans le processus d'insertion du peuple juif au sein de la modernité. Tandis qu'il plaidait pour l'attribution aux Juifs de droits égaux dans la société civile, son projet de réforme fondé sur une séparation de l'Eglise (donc de la Synagogue) et de l'Etat accentuait la distance entre le temporel et le religieux, le public et le privé, la collectivité et l'individu. Une dérive logique conduisit à ce qui devint le principe fondamental de l'émancipation contemporaine : « Etre juif chez soi et homme à l'extérieur ». C'est ce même principe qui inspira la fameuse proclamation, en 1789, devant l'Assemblée Constituante, du comte de Clermont-Tonnerre : « Il faut refuser tout aux Juifs comme Nation, et accorder tout aux Juifs comme individus ». Alors que la conversion dans la péninsule ibérique avait signifié le renoncement à la religion juive, l'émancipation contemporaine exigeait ainsi, symétriquement, l'abandon de l'appartenance à la Nation ou au « peuple d'Israël »⁵.

Ces clivages, et les situations complexes qui en résultaient ne pouvaient cependant manquer d'induire, pour l'individu lui-même, le difficile

2. Yosef H. Yerushalmi, « Assimilation et antisémitisme racial : le modèle ibérique et le modèle allemand », dans *Sefardica. Essai sur l'histoire des Juifs, des marranes et des nouveaux-chrétiens d'origine hispano-portugaise*, Paris, 1998, pp. 254-292.

3. Ibid., p. 278.

4. Ibid., p. 279.

5. Cf. Yirmiyahu Yovel, *L'aventure marrane. Judaïsme et modernité*, Paris, 2011, pp. 600-607.

problème de la définition de son identité : d'où, comme le décrit encore Yosef H. Yerushalmi, « l'ambiguïté inconfortable du Juif assimilé, son oscillation déstabilisante entre l'acceptation et le rejet, l'intégration et la marginalité [...] », caractéristiques semblables à celles des nouveaux-chrétiens ibériques. Incertitudes, tensions, nostalgies, aspirations, inquiétudes, sentiments de culpabilité, mais aussi ironie, dérision : ces multiples symptômes d'une « conscience déchirée » (selon la célèbre formule de Carl Gebhardt)⁶ s'expriment dans les champs de la pensée religieuse et de la spiritualité, et plus généralement des œuvres littéraires, aussi bien – compte tenu évidemment des contextes différents à trois ou quatre siècles de distance – chez les auteurs *conversos* que Juifs assimilés. On doit en effet signaler un point commun : « il s'agit de la contribution extraordinaire des “nouveaux-chrétiens” et des “nouveaux-Allemands” à leurs cultures d'accueil respectives », dont rendent compte essentiellement « des facteurs d'ordre sociologique et psychologique »⁷.

Il n'est certes pas question d'établir ici quelque vain palmarès, dont la liste serait interminable, et impressionnante : d'une part, de Fernando de Rojas (auteur de la fameuse *Celestina*) à Thérèse d'Avila, de Juan Luis Vivès ou Luis de León à peut-être même Miguel de Cervantès ; d'autre part, de Heinrich Heine à Stefan Zweig, ou de Franz Kafka à Walter Benjamin. Je rappellerai seulement que Yosef H. Yerushalmi, dans son étude comparée sur le modèle ibérique et le modèle allemand, commence de fait par évoquer les Mélodies hébraïques de Heinrich Heine et sa nostalgie du rabbin de Bacharach. Et j'ajoute que la quintessence du marranisme contemporain est sans doute incarnée par Franz Kafka, qui à la fois souffre d'une lancinante « maladie de l'identité » et découvre dans la langue yiddish le vrai Paradis perdu, tout en censurant constamment un nom dans ses écrits : « Bien que le mot “juif” ne paraisse jamais dans ses œuvres, remarque pertinemment Max Brod, elles font partie des documents les plus juifs de notre temps ».

Parmi les sens multiples de l'œuvre de Kafka, et notamment, du *Château*, l'un des plus évidents (et non le seul) avait été explicité par Hannah Arendt : K. l'Arpenteur illustre précisément « le dilemme du Juif moderne en mal d'assimilation »⁸. Il ne recherche rien d'autre que de s'intégrer, « indiscernable », parmi les habitants du Village, il ne revendique que des droits humains élémentaires, en tant qu'individu isolé, mais malgré tous ses efforts, son obstination et sa bonne volonté, il reste irrémédiablement différent, « étranger ». Je laisserai cependant, pour terminer, le soin d'esquisser un diagnostic du marranisme contemporain propre au Juif assimilé à l'expert qu'était le Dr. Sigmund Freud :

« Ce qui m'attachait au judaïsme ce n'était [...] ni la foi, ni la fierté nationale car j'ai toujours été incroyant, j'ai été élevé sans religion, mais non sans le respect de ce qu'on appelle les exigences 'éthiques' de la civilisation. Chaque fois que j'ai éprouvé des sentiments d'exaltation nationale, je me suis efforcé de les réprimer comme funestes et injustes, averti et effrayé que j'étais par l'exemple des peuples parmi lesquels nous vivons, nous autres Juifs. Mais il reste suffisamment d'autres choses qui rendent irrésistible l'attraction qu'exercent sur moi le judaïsme et les Juifs, beaucoup d'obscur forces émotionnelles – d'autant plus puissantes qu'on peut moins les exprimer par des mots – ainsi que la claire conscience d'une identité intérieure, le mystère d'une même construction psychique »⁹.

Nathan Wachtel est professeur au Collège de France, où il détient la chaire d'histoire et d'anthropologie des sociétés méso- et sud-américaines. Il est notamment l'auteur au Seuil de *La Foi du souvenir* (2001), *La logique des bûchers* (2009) et de *Mémoires marranes* (2011). Il vient de publier *Entre Moïse et Jésus. Études marranes* (CNRS Éditions, 2013).

Le texte ci-dessus, établi et revu par l'auteur, est tiré de la communication prononcée le 8 juillet 2013 par Nathan Wachtel lors de la Deuxième université d'été judéo-espagnole à Paris.

6. Carl Gebhardt, [1922], 1980, « Le déchirement de la conscience », *Cahiers Spinoza*, 3, pp. 136-141 (extrait de l'introduction donnée par Carl Gebhardt à *Die Schriften des Uriels da Costa*)

7. Yosef Hayim Yerushalmi, op. cit., pp. 287-289.

8. Hannah Arendt, *La Tradition cachée. Le Juif comme paria*, [1946], 1987, p. 210.

9. Sigmund Freud, « Ansprache an die Mitglieder des Vereins B'nai Brith », dans *Gesammelte Werke*, Londres, 1940-1942, XVII, p. 51.

Lydia Béhar-Velay
Philippe Velay

Figures du Monde Sépharade

Le sauvetage familial d'une mémoire

*Benyamin Rafael ben Yosef
(1870-1928)
«l'Homme du livre»
(Isch hasefer)*

Vider la maison d'un être proche et cher qui vient de disparaître n'est jamais une tâche aisée. Des choix s'imposent, parfois douloureux car empreints d'une grande charge émotionnelle. Et pourtant, dans ces circonstances nous sommes nombreux à avoir découvert la malle au trésor ! Celui-ci revêtait pour moi, chez ma tante, la forme d'un vieux sac, mal ficelé, contenant de nombreuses photos faisant écho à l'album de famille de chez mes parents; mais surtout, un livret de 1930, écrit en hébreu, *Miguinze Yerushalayim*, où figure le portrait de mon grand-père, me rend perplexe : nécrologie on ne peut plus élogieuse, retraçant la biographie et surtout la

*À Henri Nahum,
Professeur émérite à la Faculté
de Médecine de Paris, docteur en
Histoire.*

*Et à la mémoire d'Elie Szapiro,
galerie Saphir Editions, Paris.*

carrière de celui que je n'ai pas eu la chance de connaître et dont le travail m'avait été partiellement et volontairement occulté à la suite du décès prématuré de mon père.

Benyamin Rafael ben Yosef
Editor, Vendedor de Livros Muevos i Vyejos
En Stamboul, Barnathan Han



Benyamin Behar Yosef avec sa femme Malkouna et sa fille Buena. Constantinople, années 1920.

Collection Lydia Béhar-Velay.

Avec mon mari, nous commençâmes alors une incroyable aventure. Un solide fil d'Ariane nous guide encore dans une quête qui, à travers la consultation de bibliothèques de plusieurs pays et les contacts avec des libraires spécialisés, nous mène à retrouver et à acquérir les livres, édités à Constantinople au tout début du siècle, et qui nous plongent dans l'univers de la culture sépharade et de cette magnifique langue, le judéo-espagnol ou *djudezmo*.

Ces livres, dont le papier a souffert des outrages du temps, sont d'apparence fort modeste. Leur contenu, quant à lui, est riche d'enseignements sur cette société sépharade qui vivait dans un contexte politique mouvementé. La langue assimile de nombreux mots d'origine turque, italienne, française et semble déjà vivre des moments particuliers qui la relèguent à la sphère familiale. Benyamin, véritable bibliophile, amoureux de livres anciens et de manuscrits qu'il ne cessa de rechercher, consacra sa vie à publier en *djudezmo*, tant cette langue lui tenait à cœur.

Benyamin – dont le nom patronymique est Behar – naquit à Andrinople, aujourd'hui Edirne. Il est issu d'une lignée de rabbins par sa mère Dona ; ses ancêtres furent à la fois de la famille Geron et des Mordechai-Behmoiras (tribu 2 sur 14) ; on peut citer le Rav Moshe (-Rahamim) Behmohar Rafael (1815-1878), grand-rabbin d'Andrinople puis grand-rabbin *ex officio* de Philippopoli (Roumélie, Bulgarie).

Depuis son mariage avec Malkouna Almaleh, Benyamin s'établit vers 1894 à Balat, quartier de Constantinople, et eut cinq enfants dont mon père, Joseph Béhar. Son activité d'imprimeur et d'éditeur nous est connue à partir de 1899 avec le *Sefer me-'Am Loez Ester*, publié en deux parties avec son collègue Nisim Tzevilia.

Avec la sécularisation de la société juive dans l'Empire ottoman durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, en même temps que l'ouverture générale à la culture et l'influence marquée de l'Occident sur les Juifs, se fit sentir le besoin d'une émergence de tous genres littéraires profanes en judéo-espagnol. Entre 1901 et 1938, près de cent cinquante romans, souvent adaptés plutôt que simplement traduits, étaient généralement publiés d'abord en feuilletons dans la presse.

Si Benyamin est considéré comme l'un des éditeurs les plus importants de la capitale ottomane durant les trois premières décennies du XX^e siècle, c'est notamment pour la diversité des sujets choisis : histoire, religion, chants, petits romans mais aussi domaines politique et de la société. Les textes sont la plupart du temps en judéo-espagnol, en écriture rashi ; son nom francisé Benjamin Behar Joseph ne figurera qu'à partir de 1923, au bas des pages de titre en même temps que son adresse professionnelle (principalement à Barnathan Han, dans le quartier de Galata et, durant une partie des années 20, à Salih effendi Han dans le quartier de Marpoutchilar). Il séjourna souvent à Jérusalem et y édita plusieurs ouvrages, notamment entre 1908 et 1911 chez Moshe Azriel. Son nom complet répertorié est Benyamin Rafael ben Yosef et il précise parfois

son activité de *livrero* : en réalité, il était également connu comme collectionneur et vendeur de manuscrits et livres anciens, collecteur même, dans les régions du Proche Orient, puisque le répertoire de Moshe David Gaon (*Yehudei haMizrah beErets Yisrael*, Jerusalem, 1938, n° 149) indique ses voyages jusqu'à Aden au Yemen !

... IL AVAIT L'ART DE
DÉNICHER LES ŒUVRES
CACHÉES DES PILES
D'ÉCRITS. IL PUBLIE
CE QU'IL A PU SAUVER
DES MITES ET QU'IL
SAURA PRÉSERVER POUR
LA POSTÉRITÉ DANS
LE SANCTUAIRE DU
SAVOIR... *

Certains le considèrent aussi comme un typographe, ce qui peut se justifier par l'exemple d'un recueil de chants religieux dont la page de titre ne comporte pas moins de sept polices de caractères différentes ainsi qu'un texte en écriture ottomane. Les mises en pages de ses éditions sont réalisées avec soin et les motifs d'encadrement à vignettes-bordures ont varié pendant les trois décennies, ce qui souligne l'importance accordée à la forme de ces publications; l'un des exemples les plus recherchés fut sans doute le titre de *Los dos melisios*, imprimé chez Azriel en l'an 5668. Toujours de petit format, les volumes étaient simplement brochés ou avec reliure cartonnée dont la page de garde pouvait être de couleur variée. Suivant les sujets, le texte était en judéo-espagnol ou en hébreu.

Dès 1899, la *Istoria Universal* (ben Yosef coéditant d'abord avec David b. Shelomo), puis la *Istoria djudia universal*, de Haïm Itzak Shaki parurent dans un rythme soutenu et en partidas successives

jusqu'en 1928, année de sa mort.

Le domaine de la religion et celui, essentiel, des chants liturgiques s'y rapportant, demeurent indiscutablement parmi les sujets privilégiés de Benyamin : en 1910 il édite le *Sefer Jaim va-Jesed* (recueil de lois et coutumes concernant les malades et les morts) à Constantinople; treize ans plus tard ce sera le *Sefer renanot u-bakashot* (il précise son adresse à Stamboul, nom de la vieille ville).

L'intérêt très poussé de Benyamin pour les chants religieux sépharades, notamment les *piyutim* et *maftirim*, lui vint très probablement de la grande tradition culturelle d'Andrinople où il est né. C'est ainsi qu'en 1926, Benyamin demanda à Isaac Eliyahu Navon, natif d'ailleurs de la même ville, le récolement le plus complet de *maftirim* connus : ce seront les « Chants d'Israël en terre d'Orient » (*Shire Israel be-Eretz ha-Kedem* ou SHIBA). L'une des pages de titre est en judéo-espagnol :

*Diferentes Kantes Arekojidos de Manuskritos Vyejos
Ovra de Poetas kon Kantes de Shabbath
i Moadim del Anyo
i Alegrias de Mila i Bodas*

*El Editor, Vendedor de Livros Muevos i Viejos
Benyamin Rafael ben Yosef
Anyo 5686*

* Itshak Navon,
1930
(poète, musicien,
homonyme
de l'homme
politique)

Comme le rappelle le Professeur Isaac Jerusalmi (*Maftirim*, 2009, p. 18-19), cette publication fit grand bruit dans les milieux religieux, chez les poètes et les musiciens; le Grand Rabbin Haim Moshe Bedjarano en fut impressionné. Cinq ans plus tôt, le célèbre poète Haim Nahman Bialik, de passage à Constantinople, avait été surpris par la qualité d'un chœur de *maftirim* : par une lettre du 24 juillet, il complimenta l'éditeur du futur SHIBA : «... tous ceux qui souhaitent la renaissance de la musique populaire hébraïque et ses nouvelles mélodies diront à Benyamin Rafael ben Yosef *yishar kohaha*, "plus de pouvoir à toi" ».

Sans doute a-t-il eu par ailleurs l'occasion de connaître le célèbre *hazzan* Isaac ben Solomon

Image de gauche :
La Istoria Universal,
partida seizeina,
Constantinople,
1923. Cachet
de Joseph
Béhar, fils de
Benyamin.

Collection Lydia
Béhar-Velay.

Image de
droite : Chants
d'Israël en
terre d'Orient,
Édition
Stamboul,
Barnathan Han,
1926.

Bibliothèque de
l'A.I.U., Paris.



Algazi : dès 1923, celui-ci avait été nommé « ministre officiant » et directeur musical de la synagogue italienne d'Istanbul dans le quartier de Galata; Benyamin édita, sous son contrôle, un choix de chants juifs orientaux.

Jusqu'à ses toutes dernières années, Benyamin poursuivit encore l'édition de chants religieux, puisque *Los piyutim de los días temerosos*, daté de 1927, n'est peut-être paru qu'au moment de sa mort (imprimerie La Konkerensia) : un ensemble de *piyutim*, comme il le précise, *trezladados de ombres konsinsiozos por entender lo ke rogamos nozotros...*

Mais il souhaite publier également des recueils de *romansas*, en particulier des chants et poèmes à l'intention des mariées, des nouveaux-nés et de leurs mères, édités selon les coutumes de l'Empire ottoman. Ici encore s'affirme la tradition d'Andri-nople, puisqu'Abraham Danon y avait écrit son *Recueil de romances judéo-espagnoles chantées en Turquie* en 1896. Dans une lettre qu'il écrivit à Benyamin, le rabbi Danon mentionne précisé-ment ces « petits livres de poésie ».

Le champ littéraire est largement couvert par la publication de nombreux romans traduits ou adaptés de feuilletons publiés dans la presse.

Citons, parmi celle-ci, David Fresco (successive-ment éditeur de cinq périodiques, dont le dernier, *El Tyempo*, le plus largement diffusé au Proche-Orient) mais aussi Elijah Karmona, fondateur du journal humoristique *El Djugueton* et Yitzak Gabay, fondateur et directeur de *El Telegrafo*.

Ces romans sont choisis en fonction de leur pouvoir d'évasion mais aussi par la réflexion qu'ils peuvent susciter sur l'identité juive, l'assi-milation, la tolérance et le vivre ensemble ; Benyamin publia, essentiellement à Jérusalem, plusieurs romans qui avaient été traduits en judéo-espagnol : par exemple, *La ermoza Julda de Espanya*, *Salvator y Paolina o El Korason* et, sur un sujet plus particulier, *Los dos melisios* (Les deux jumeaux), que Pilar Romeu Ferré a transcrit et étudié de manière remarquable.

Il est au moins aussi intéressant d'évoquer, au sens large, le domaine socio-politique dont certains sujets furent choisis par Benyamin ; *Cinco anyos de mi vida*, relatant l'affaire Dreyfus, est des plus émouvants. L'excellente transcription et l'étude d'Eva Belén Rodríguez Ramírez de ce roman biographique, traduit du français par Gabay et édité par Benyamin en 1901, ne pouvait qu'ébran-



Joseph Behar,
mon père, avec
ma tante et ma
grand-mère.
Balat,
Constantinople,
vers 1920.

Collection Lydia
Béhar-Velay.

ler le lecteur de l'époque. Quant à nous, l'étonnement est encore plus fort de lire en djudezmo l'échange de correspondance entre Dreyfus et son épouse Lucie. Citons des phrases telles que : En fin, ¿cuálo es lo que yo demando noche y día? ¡Justicia, justicia! ¿Estamos en el diez y nuevén siglo o cale retornar muchos siglos para atrás?

À la suite des répercussions que l'affaire Dreyfus eut dans le monde sépharade, Benyamin explique dans la Prefaz sa décision de publier en judéo-espagnol :

Munchos de mis clientes también me exprimieron este deseo de querer meldar esta historia en lingua judeo-espanyol y de posendarla en sus biblioteca,...

Enfin, les aspects parfois délicats des règles de la vie juive furent abordés dans le *Mahberet Kiddushin al Tannai*, édité en 1924 : dans les principes du mariage à conditions, le cas difficile de la femme, séparée de son époux pour différentes raisons, est ici porté devant le rabbinat de Constantinople. Il semble bien que Benyamin ait voulu, par cette publication, faire évoluer la position officielle des rabbins, afin d'alléger la situation d'impasse juridique de ces femmes (*agunot*). On peut raisonnablement supposer que, par ce sujet inhabituel, notre éditeur avait un sens moral développé, puisque le mot de « justice » figure en citation sur la page de titre !

Il publia également plusieurs éditions du *Kalendarjo* hébraïque de Constantinople (voir, par exemple, l'année 5689, de septembre 1928 à février 1929), sous le contrôle du rabbin Itzak Shaki.

Benyamin réalisa l'ensemble de ses travaux en moins de trente ans ; il consacra tant d'énergie à son activité, souvent peu rémunératrice d'ailleurs, qu'il fut surnommé « l'homme du livre » par certains de ceux qui écrivirent sa nécrologie. Il vécut en fait à une époque charnière, où les identités culturelles étaient gommées de plus en plus et de façon irréversible, au sein d'un Empire ottoman finissant : que ce soit le contexte de la révolution des Jeunes turcs (1908), l'abolition, par Mustafa Kemal, du sultanat puis du califat, la guerre gréco-turque, les débuts du kemalisme

et même l'instauration de l'écriture en caractères latins qui écartait notamment les publications en *rashi* (1928). Il ne connut ni la crise de 1929, ni le cataclysme de l'Europe dès 1933... La disparition, certes bien précoce, de Benyamin à cinquante huit ans illustre au fond le dernier souffle de ceux qui maintenaient, à travers les générations, la culture sépharade du bassin méditerranéen.

Ne serait-il pas juste, en définitive, de revenir aux premiers vers du poème de Kapon, pour évoquer ce fond culturel si intense et jamais tari ? Benyamin ben Yosef aurait sans doute apprécié la sensibilité de cette poésie.

*A ti, Espanya bien kerida,
Muzotrus « Madre » te yamamos,
I, mientres toda muestra vida
Tu dulsi lingua no deshamos...*

Avraham Kapon (de Sarajevo) (1853-1930)
mars 1935.

Bibliographie sélective :

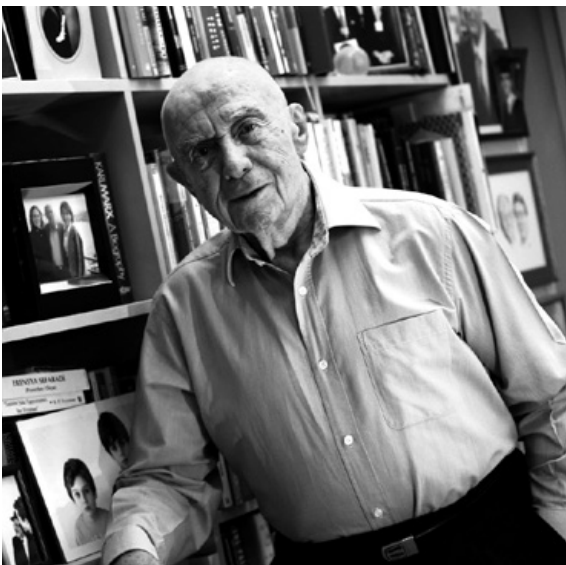
- Armistead (Samuel G.), Silverman (Joseph H.) et Hassan (Jacob M.), *Seis romancerillos de cordel sefardies*, Madrid, 1981, p. 43-64 et planches section V.
- Dreyfus (Alfred), *Cinco años de mi vida*, Introducción y transcripción de Eva Belén Rodríguez Ramírez, Granada, 2007, p. 26, 27 (Prefaz p. 35-36).
- Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, vol. 2, Istanbul, 1942, p. 103.
- Maftirim, *Turkish-sephardic Synagogue Hymns* (coordin. Karen Gerson Şarhon), vol. 1 et vol. avec 2 CD et 1 DVD, Sefardic Culture Research Center, Istanbul, 2009, p. 18.19, 55 et 59.
- Romeu Ferré (Pilar), *Los dos mellizos*, Tirocinio, Barcelona, 2001, p. 29-33.
- Seroussi (Edwin), *The Turkish Makam in the Musical Culture of the Ottoman Jews. Sources and Examples*, in *Israel Studies in Musicology*, vol. V, Jerusalem, 1990, p. 43-68.
- Varol (Marie-Christine), *Balat, faubourg juif d'Istanbul*, *Les Cahiers du Bosphore*, III, édit. Isis, Istanbul, 1989.

Cet article fait partie d'une plus large étude en cours qui n'aurait pu être menée sans l'aide précieuse, à divers titres, de :

- Evelyne Fischer, professeur d'hébreu à Genève, traductrice des textes de Miginzei Yerushalayim ;
- Elie Szapiro (†), galerie Saphir Éditions, Paris ;
- Karen Gerson Şaron, directrice du Centre de Recherches sur la Culture sépharade ottomano-turque, Istanbul ;
- Dov Cohen, professeur au Centre Salti pour la recherche sur le Ladino (Université Bar-Ilan), vice-directeur de la Bibliothèque de l'Institut Ben-Zvi, Jerusalem ;
- Gaëlle Collin, musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, Paris.

Ariane Bonzon

Ishak Alaton, le Juif qui voudrait que la Turquie se souvienne



Il est l'un des hommes d'affaires les plus en vue du pays et il a décidé de rétablir ce que les livres d'histoire taisent : les Juifs de Turquie ont subi des exactions répétées depuis le début de la République.

Évictions forcées de Thrace en 1934, impôt inique en 1942, vandalismes anti-minoritaires en 1955: présentés comme relativement protégés durant la Seconde Guerre mondiale, les Juifs de Turquie ont en vérité subi des exactions répétées depuis le début de la République. Mais en Turquie, les livres scolaires, ou bien encore l'histoire officielle traitent peu, mal ou carrément pas du tout de ces épisodes.

Ishak Alaton,
Istanbul, 2013.

Alors, à 85 ans, l'un des hommes d'affaires les plus en vue du pays, Ishak Alaton, a décidé qu'il était temps de dire la vérité aux Turcs. Une manière de rendre mémoire à son père dont la vie fut brisée un jour de 1942.

Le cataclysme de 1942

La photo qu'Ishak Alaton a sortie de ses archives date de quatre années plus tôt : 1938. Dernier vestige d'un paradis perdu. Elle représente une famille bourgeoise-type des années 1930, « heureuse et en paix » à Istanbul. On y voit Hayim Alaton, la trentaine, prospère négociant en textile, son épouse Lea née Krespi, et leurs quatre enfants. Ishak, le second d'entre eux a 10 ans, il porte des culottes courtes et il possède déjà le regard clair et vif de l'homme qui se raconte, ce matin de juillet 2013, sur la terrasse de son bureau, en surplomb du Bosphore.



La famille d'Ishak Alaton en 1938 à Istanbul. Hayim Alaton, son épouse Léa née Krespi, et leurs quatre enfants.

« Je suis un juif sépharade, mes ancêtres expulsés d'Espagne en 1492 ont fini par s'installer à Ankara en 1820. Mon père, juif de Turquie, était un grand admirateur d'Ataturk. Il n'était pas du tout religieux. Malgré le pogrom de Thrace (1932), il regardait l'avenir avec confiance », raconte Ishak Alaton. Pourtant de 1933 à 1939, Hitler est au faîte de sa gloire et le fascisme des nazis et de Mussolini est en train de devenir un modèle pour Ankara. L'hostilité à l'égard des juifs, la xénophobie et le nationalisme prospèrent.

Le petit garçon apprend vite à ne pas crier sur les toits qu'il est juif. À l'école, son professeur de dessin était un talentueux caricaturiste, antisémite, Ramiz. Et Ishak Alaton se souvient aujourd'hui comme si c'était hier de la fois où des officiers allemands, en uniformes nazis, se produisirent sur l'estrade de l'école :

« De la pure propagande, et la direction de l'école qui recevait ses ordres d'Ankara approuvait. »

Et puis, le 11 novembre 1942, un cataclysme s'abat sur la famille : à Ankara, l'Assemblée nationale vote à l'unanimité le Varlık Vergisi ou impôt sur la fortune. Ce sont pour l'essentiel les minorités non musulmanes qui sont touchées. « Comme si les officiels avaient dit : voilà l'occasion d'en finir avec les Juifs », pense Ishak Alaton. L'historien Ali Sait Cetinoglu établit cependant que les commerçants arméniens ont été plus pressurés que les Juifs, lesquels l'ont été plus que les Grecs. « Préparé en secret, cet impôt est apparu soudainement, et a tout emporté comme un torrent », se souvient l'homme d'affaires.

C'est d'abord 16 000 livres turques que l'État réclame à Hayim Alaton, puis quelques heures plus tard, 64 000 de plus. Comment le calcul est-il fait ? À la tête du client et selon les estimations très arbitraires des fonctionnaires en place.

« Nous les enfants avons alors compris que c'était une catastrophe. Et que le pire était encore à venir. »

Leur père a 15 jours pour trouver l'argent. Il vend tout ce qu'il peut : ses stocks, le mobilier de bureau. Ce n'est pas suffisant, et c'est alors tout

ce que contient l'appartement familial qui est bradé : meubles, vêtements, objets, instruments de cuisine jusqu'aux ampoules. Seul un violon y échappe. Mais il n'y a toujours pas assez.

Afin de faire pression sur Hayim Alaton et ses compagnons d'infortune, « pour qu'ils donnent enfin l'argent qu'ils étaient supposés avoir caché », ceux-ci sont détenus dans un camp de tentes militaires à Sirkeci. Chaque matin, Ishak apporte à son père de quoi manger jusqu'à ce jour de décembre 1942 où il arrive au camp pour découvrir qu'il n'y a plus ni tentes, ni personne. Son père et ceux qui ne pouvaient pas payer leur dette ont été envoyés pour casser des pierres à Askale près d'Erzurum, à l'est du pays, où se construit un chemin de fer.

Un an plus tard, un jour de 1943, un vieillard frappe à la porte de l'appartement familial d'Istanbul. C'est Hayim Alaton : méconnaissable. Plus rien à voir avec l'encore presque jeune homme qu'il était l'année précédente.

« En douze mois à Askale, il avait vieilli de 40 années d'un coup, sa vie était laminée. Il ne sera jamais plus comme avant. »

La famille est ruinée, le père cassé, et le fils n'a plus les moyens de poursuivre ses études. Mais Ishak parle turc, judéo-espagnol et français ; il fait son service militaire comme traducteur auprès d'un officier américain ; apprend l'anglais ; puis le suédois pour partir à Stockholm en 1951 afin d'y travailler comme conducteur de locomotive. C'est un jeune homme qui a soif d'apprendre. Le commerce l'intéresse, l'avenir semble prometteur. Mais au bout de trois années, son père exige qu'il rentre à Istanbul pour soutenir la famille.

À la tête d'un holding

Avec Üzeyir Garih, également Juif et frère d'une ancienne camarade de classe, Ishak Alaton monte une société d'air conditionné, qu'ils baptisent du nom d'Alarko. Près de 60 ans plus tard, c'est l'un des premiers holdings turcs, 6 000 employés, dans le domaine du bâtiment, de l'énergie, de l'indus-

trie, du commerce, du tourisme, et de la pisciculture. Dès 1990, Alarko s'étend en Russie et en Asie centrale, au Proche-Orient. Mais en 2001, nouveau coup dur pour Ishak Alaton : son associé Üzeyir Garih est poignardé et assassiné dans le cimetière musulman d'Eyup. Officiellement, les motifs de ce crime n'ont toujours pas été élucidés.

Plus que des partenaires en affaires, les deux hommes, quoique de caractères très différents, ont eu une influence réciproque l'un sur l'autre. Plus politique, avec une sensibilité social-démocrate, Ishak Alaton fonde le think-tank Tesev ainsi que la branche turque d'Open Society Fondation de Georges Soros dont la démarche l'a rendu, dit-il, « plus sensible et ouvert aux vieilles histoires ». Il soutient le travail de l'historien Rifat Bali, un familier, qui fut avec l'historienne française d'origine juive stambouliote Nora Seni (cette dernière dès 1990, dans son film *Si je t'oublie Istanbul*, CNRS/Istanbul Film Agency) l'un des premiers à ouvrir la boîte de Pandore des exactions et de l'antisémitisme subis par les juifs de Turquie.

Üzeyir Garih, quant à lui, a initié, sans trop le convaincre, Ishak Alaton à la franc-maçonnerie turque, et l'a mis en contact avec le mouvement musulman turc du très populaire et influent imam Fetullah Gulen, dont les réseaux, écoles et hommes d'affaires, sont également très présents dans les pays où Alarko s'est implanté. Certains membres de la communauté juive de Turquie reprochent à Fetullah Gulen d'avoir tenu des propos antisémites. Ishak Alaton, lui, veut croire que c'est du passé et que l'imam exilé aux États-Unis a changé.

D'ailleurs, l'homme d'affaires compte aujourd'hui bien plus sur ces « jésuites de l'islam » comme il surnomme les cadres du mouvement Gulen que sur le gouvernement islamo-conservateur de Recep Tayyip Erdogan pour relayer son entreprise de « confrontation et de réconciliation historique ».

Ainsi le 24 février 2012, c'est avec le soutien de la Fondation des journalistes et des écrivains, affilié au mouvement Gulen, qu'Ishak Alaton a

pour la première fois commémoré le dramatique naufrage du Struma.

Soixante-dix ans auparavant, ce navire transportant 769 juifs roumains fuit l'avancée des troupes allemandes. Les Britanniques refusent d'accueillir de nouveaux réfugiés en Palestine. Ishak Alaton a 15 ans. Il assiste à la détresse de ces Juifs qui cherchent refuge et demandent à débarquer à Istanbul. Sous pression de l'Allemagne nazie, Ankara tergiverse pendant deux mois, avant de refouler le Struma vers la Mer noire où le navire aurait pu avoir été torpillé par la marine soviétique. Un seul des 769 juifs roumains qui étaient à son bord en réchappera.

Mais Ishak Alaton ne se contente pas d'une cérémonie du souvenir. Il pointe du doigt « les responsables qui étaient à Ankara (...) des assassins ». Dans la préface d'un livre consacré à cet événement, on comprend qu'il vise Ismet İnönü, président de la République de 1938 à 1950 et son parti, le Parti républicain du peuple, le CHP, aujourd'hui principal parti d'opposition et qui n'ose toujours pas, lui non plus, toucher à ces tabous de l'Histoire turque.

À la une de la presse antisémite

À la suite du vote de la loi de 1942 instituant l'impôt sur la fortune, le Premier ministre de l'époque, Sükrü Saraçoğlu se félicitait :

« Nous tenons une opportunité de gagner notre indépendance économique. Nous allons ainsi éliminer les étrangers (c'est-à-dire les minorités, arméniens, grecs et juifs, NDLR) qui dominent notre marché pour le donner aux Turcs. »

Ces dernières semaines, certains propos officiels avaient une teneur assez similaire à ceux de 1942. Mais ne comptez pas sur Ishak Alaton pour tirer la sonnette d'alarme face à la dérive antisémite actuelle de la Turquie. La plupart des Juifs de Turquie ressentent toujours la nécessité d'assurer leur visiteur étranger que tout « ne va pas si mal après tout ». Pourtant, non loin de la propriété de l'homme d'affaires, se trouve la synagogue

d'Ortaköy hautement sécurisée et gardée. Et plusieurs dizaines de juifs turcs quittent le pays chaque année alors que celui-ci connaît une belle expansion économique.

C'est parce que « les Turcs n'ont pas connu la Shoah », nous expliquait précédemment l'universitaire Nora Seni que les Juifs de Turquie ont tendance à minimiser les risques. Pas de Shoah, mais des évictions forcées, un impôt inique, des actes de vandalismes contre la communauté. Ce qui n'est pas rien, ainsi que l'histoire de la famille Alaton en témoigne.

La solution passe par la connaissance du passé, préconise l'homme d'affaires. Souvent invité dans des Imam Hatip (lycées religieux) d'Anatolie pour y présenter sa biographie Lüzumsuz Adam Ishak Alaton (Ishak Alaton, un homme essentiel), il se retrouve à raconter l'histoire de son père à de jeunes musulmans pieux dont certains se destinent à la profession d'imam.

Sans se décourager, alors que cette année il a encore été violemment attaqué par le quotidien Yeni Akit : sa photo en une du journal deux mois durant, des articles l'accusant d'avoir violé des pierres tombales et creusé une piscine dans le cimetière musulman caché par les arbres, là-bas, à quelques mètres de l'endroit où nous nous parlons.

Et voilà l'une des grosses fortunes de Turquie, l'un des hommes d'affaires les plus en vue qui, me confie-t-il, « se sent toujours ostracisé, marginalisé. La société turque me fait toujours sentir que je ne suis pas vraiment des leurs, précise-t-il. Il en va ainsi de notre destinée à nous juifs de Turquie, c'est "up and down" le meilleur un jour, le pire le lendemain ».

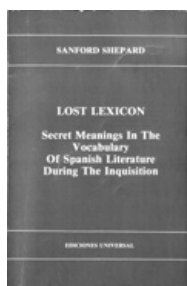
Ariane Bonzon est journaliste, spécialiste de politique étrangère. Elle a été en poste à Istanbul, Jérusalem et Johannesburg. Elle vit et travaille actuellement entre la France et la Turquie. Dernier ouvrage paru : *Dialogue sur le tabou arménien*, d'Ahmet Insel et Michel Marian, entretien d'Ariane Bonzon, éd. Liana Levi, 2009.

Article paru sur le site internet *Slate.fr* et reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Rachel Amado Bortnick

Para Meldar

Vokabulario Sekreto en la Literatura Espanyola



Lost Lexicon. Secret Meanings in the Vocabulary of Spanish Literature During the Inquisition, (Leksiko Pedrido: sinyifikasiones sekretas en el vokabulario de la literatura espanyola durante la Inkizision)

Sanford Shepard

Ediciones Universal, Miami, Florida, 1982.

En la evolucion de una lingua, kon tiempo se inkorporan biervos nuevos, i se abandonan algunos viejos, i los sentidos¹ de algunos se trokan tambien. En el kavzo de la lingua espanyola, el «leksiko pedrido» puede kontener la yave² a la entrada a la literatura de «La Epoka de Oro», tiempo de la supremasia i opresion de la Inkizision (establesida en 1478 en Espanya, en 1536 en Portugal) en la vida diaria del pueblo espanyol.

En esta epoka, i en esta literatura, figuravan notavlemente los konversos, o kristianos nuevos (yamados tambien *anusim* i maranos) – djudios konvertidos al katolisismo, por fuersa o por konviensia, durante los pogromes antidjudios de 1391 en Espanya, o las ekspulsiones de Espanya (1492) i Portugal (1497). Debasho la Inkizision, sus kultura djudia kedo eskondida³ entre las paredes⁴ de sus kazas, ma desho sus vestijios no solo en sus desenientes asta el dia de oy, ma tambien en el leksiko de la lingua espanyola i de ovras de la «Epoka de Oro de la literatura espanyola» (siglo 16-17).

Un livriko en inglez puvlikado en 1982, entitulado *Lost Lexicon; Secret Meanings in the Vocabulary of Spanish Literature During the Inquisition*, trata prechizamente de este leksiko. El autor Sanford Shepard, espesialisto de la literatura espanyola, era profesor de Humanidades en

Compte-rendu
du livre
*Lexique perdu ;
significations
secrètes dans le
vocabulaire de
la littérature
espagnole
pendant
l'Inquisition*
par Stanford
Shepard.
Éditions
Universal.

1. sens,
signification

2. clé

3. cachée

4. murs

* Parmi ces ouvrages: Shem Tov, *His world and his words* (1978); *El pinciano y las teorías literarias del siglo de oro* (biblioteca románica hispánica, 58) (1970).

5. en secret

6. gitans

7. nom de famille

8. malade

Oberlin College (murio en 2002) i autor de varios libros i artikolos en inglez i espanyol*.

En este libro, el trata de la importansia de entender los «sentidos sekretos» del vokabulario ke referava a los djudios konversos. «No ay otra literatura... ke tenga menester de tanto previo-konosimiento o ke dependa tan poko en la sinyifikasion literal [de las palavras]...»

La introduksion da la informasion nesesa-ria para entender el konteksto del vokabulario, i kontiene tres emportantes temas: la istoria de los judios de Espanya i el ambiente sosial, relijozo i politiko de la Inkizision; el fenomeno de kriptojudaismo (pratikal judaismo a las ekondidas⁵) i del estado psikolojiko del konverso ke guadra su sekreto danjerozo; i el analisis de las novelas pikareskas de la Epoka de Oro, ande el protagonista (el *picaro*) es siempre un konverso, komo es tambien el autor de la novela.

El *picaro* bive en un mundo ostil, luchando kontra sus enemigos diarios, i kon desafios spesifikos al lugar i el tiempo de la Inkizision, sin nunca mencionar la Inkizision direktamente. Ay solo ke entender los djugos de los biervos. Las novelas demandan la partisipasion del lektor kon su propia eksperiensa en su lugar i tiempo, ma el lektor moderno deve konoser los sentidos de las palavras i frases de akel tiempo, de akel mundo.

La seksion prinsipal del libro es kompuesto de 46 palavras o frases, en orden alfabetiko, kon sus eksplikaciones no solo en sus konteksto istoriko, ma tambien adientro las ovras literarias ande aparesen. Mozotros los sefaradim entendemos algunos de estos biervos de vista: Adonai, Dio, Marrano, Moro/ morisco, Puerco, Trefe (trefa). Ma, en meldando topamos enformaciones nuevas. Adonai, nombre santo i inmentavle entre judios, era nombre ekivalente a Manuel entre los zinganos⁶. El biervo «Dio» (alugar de Dios) no solo ke era un sinyal de ser judio i antagonista del kristianismo, vino a uzarse tambien en el vernakular de Castilia para djurar. En el siglo 13 «marrano» era nombre o alkunia⁷ de algunos djudios konvertidos (ay dokumentos sovre un Martino Marano, i

un Marano Vivas.) Si vos paresia ke «moro» era un musulmano, vos va enteresar saver ke en la literatura de esta epoka, a vezes era un djudio konverso, komo es en el *Coloquio de los Perros* de Miguel de Çervantes.

Sovre el biervo «Alboraico / Alboraique», meldamos, entre muncho mas, ke el Inquisidor Torquemada avia puvlikado en 1488 el primer libro antisemita ofisial, *El Libro Llamado Alboraique*, ande los «Alborayacos» eran djudios konvertidos por fuerza, ekivalente al biervo ebreo *anusim*, ke es tambien uzado en este libro. El konverso voluntario aki se yama, korektamente, kon el biervo ebreo *meshumad*. La etimolojia de alboraico viene de al-Borak, el animal fantastiko ke yevo a Mohamed de Mecca a Yerushalayim, i a los sielos. El alboraico es komo este animal, ni de un jenero ni de otro – ni judio, ni kristiano, ni musulmano. «Ellos tienen la voluntad y intención como Moros, y el sábado como judios, y el nombre sólo de cristianos.» El «alborayco» tiene tambien otros malos karakteristikos.

Los verbos «Quintar», «Tener los ojos abiertos», «Tener y no tener» son enteresantes. El puevlo superstisiozo de «la Edad de Oro» kreyia ke los doktores judios mataban uno de kada sinko pasientes kristianos para vengarsen del kristianismo; esto era «quintar!» Por esto algunos doktores konversos fueron kemados en bivo. Los kriptojudios uzavan «tener los ojos aviertos» kon el sentido de «tener la ley vieja». Ma esta ekspresion dio al puevlo kristiano la kreyensa ke los djudios tienen intelijensia anormalmente alta. «Tener i no tener» se refiera a la limpieza de sangre: algunos tienen sangre judia i algunos no. Siguro tambien ke «limpieza» es biervo eksplikado en el libro. «Trefe» era un biervo muy komun en espanyol asta el siglo 17, i keria dizir malo, *flaco y enfermo*⁸. Probablemente la razon era ke los kristianos komian karne ke no era akseptavle a los judios.

Deke el nombre Zapata es siempre simboliko de kriptojudaismo? En el siglo 16 Garcia Zapata era un papaz (prior) en el monasterio de

Sisla, provinsia de Toledo, ma pratikava ayi el judaismo en sekreto, djuntos kon dos doktores i dos otros papazes. «Padre Zapata» fue kemado en bivo delante su monasterio. Otros de la alkunya Zapata fueron kastigados por el Santo Ofisio. En el siglo 17, el doktor Diego de Zapata fue kastigado por ensenyar judaismo a konversos. En el muzeo de Prado en Madrid se topa un tablo de Francisco Goya ke amotra un viejo atado kon kadenas a la

pared, kon el nombre Zapata eskrito allado. Probablemente es el Dr. Diego de Zapata.

Vos di arriva⁹ unas kuantas notas de la ancha¹⁰ i interesante enformasion ke inche¹¹ las 143 ojas de este livriko, un trezoro ke kreygo merese ser mijor konosido.

9. ci-dessus

10. large

11. emplit



Gravure de Francisco Goya intitulée *Zapata, tu gloria será eterna*, représentant le médecin Diego Mateo López Zapata (1664 - 1745) dans une cellule du tribunal de l'Inquisition de Cuenca. Fils des *conversos* Francisco Zapata et Clara de Mercado, il vit à l'âge de 14 ans ses parents jugés et condamnés par l'Inquisition. Fondateur et président de l'Académie royale de Médecine, il fut malgré sa renommée arrêté par le Saint Office en 1721 à Cuenca et jugé comme judaïsant, soumis à la torture et condamné à deux cents coups de fouets.

Line Amselem

Un Espagnol auprès des Juifs



Conocimos Polonia. Apuntes y hallazgos en torno a la cultura y la actualidad judías
(Nous avons vu la Pologne, notes et découvertes à propos de la culture et de l'actualité juives)
Fernando M. Vara de Rey
Hebraica ediciones, Madrid, 2012.
ISBN : 978-84-615-5345-7

Sur la couverture de ce livre, on voit l'auteur devant le Quotel, le Mur Occidental, le Mur des Lamentations, comment dire ? Dès que l'on aborde la culture juive, il faut avancer avec prudence, chacun des mots que l'on emploie vous place d'un côté ou de l'autre des frontières et des murs.

J'en reviens donc à cette couverture : l'auteur est face à nous, une kippa (une calotte) sur la tête, les bras croisés. Il a les yeux plissés et semble se demander si cette fois la photo a bien été prise. Il se trouve parmi les Juifs venus prier, il est avec eux, bien qu'il ne soit pas l'un d'eux.

Comme cette photo, le titre du livre montre que l'auteur se place en témoin : « Nous avons vu la Pologne ». Nul besoin de préciser de quoi la Pologne est le nom pour les Juifs que l'on est allé voir.

L'auteur n'est pas seul dans cette aventure ; depuis 2007, il travaille à la Casa Sefarad-Israel de Madrid à la coordination de la culture puis en tant que directeur de la communication et des relations institutionnelles. Cette « maison » a été fondée par le Ministère des Affaires Etrangères espagnol, la Communauté Autonome de Madrid et la Mairie de Madrid pour répondre à trois objectifs :

- approfondir l'étude de la culture sépharade comme partie intégrante de la culture espagnole.
- promouvoir une meilleure connaissance de la culture juive en Espagne.
- encourager le développement de liens d'amitié et de coopération entre la société espagnole et la société israélienne.

Ces trois priorités du Centro (ou Casa) Sefarad-Israel ouvrent des perspectives dans l'espace et dans le temps. La singularité de sa mission et qu'elle est à la fois diplomatique et culturelle, pour rétablir le lien entre l'Espagne et son histoire juive mais aussi avec les Juifs du monde entier, les Sépharades en particulier, avec une attention spéciale pour ceux qui ont conservé la langue espagnole. L'attention est aussi portée sur Israël.

Les trois priorités semblent aussi brûlantes les unes que l'autre.

Le slogan de la Casa Sefarad-Israel est simplement : «un pont entre l'Espagne et la culture juive».

L'Espagne n'en est pas à sa première initiative envers les Juifs depuis le milieu du XIX^e siècle, le renouvellement des politiques témoigne de la complexité de leur mise en œuvre, tout autant que de la ténacité de cette orientation espagnole. Nous n'allons pas refaire ici l'histoire contrastée de ce lien qui unit l'Espagne aux Juifs et à «ses» Juifs, avec ses hauts et ses bas, comme un éternel recommencement. Amour, haine, expulsion, idéalisation, fidélité, ignorance, curiosité, rapprochement, crainte et désir de part et d'autre se succèdent et sont souvent mêlés.

Aujourd'hui encore, un Juif qui fait la connaissance d'un Espagnol dans son pays a de fortes probabilités d'être le premier Juif que cette personne rencontre.

C'est pourquoi chaque initiative allant dans le sens d'un dialogue entre l'Espagne et les Juifs est utile et le livre de Fernando M. Vara de Rey est précieux parce qu'il témoigne d'une expérience personnelle.

Il se compose de chapitres brefs organisés en trois sections intitulées «Encuentros» (rencontres), «Reflexiones» (réflexions) et «Cultura» (culture).

Ce sont des articles écrits depuis 2007. Ceux qui constituent la première section sont des instantanés liés à des voyages ou à des manifestations culturelles auxquelles l'auteur a été associé dans le cadre de ses fonctions, souvent des portraits ou l'évocation de lieux ; la seconde section propose des réflexions plus profondes sur le judaïsme et la politique ; la troisième, enfin, rassemble des textes plus courts, des compte-rendus de livres ou de spectacles.

Malgré la spontanéité, l'écriture est rigoureuse ; Fernando M. Vara de Rey expose d'abord des faits, se situe dans l'histoire et donne un ressenti personnel avant d'ouvrir son propos à une portée plus universelle. Il ressort surtout de ces chapitres un émerveillement contagieux ; si l'a priori insti-

tutionnel et individuel était forcément positif, il a été étayé par la précision de l'expérience. Le ton est celui du journaliste ou de l'historien ne s'interdisant pas quelquefois une vibration lyrique face aux aspects les plus douloureux ou glorieux des faits évoqués. Comment pourrait-il en être autrement ? «Quis est homo qui non fleret?»

Le livre ne pouvait pas être polémique, cependant, il ne tombe pas non plus dans l'évitement. La question la plus délicate, si l'on aborde à la fois la culture juive et Israël est, sans nul doute, l'appréciation de la politique israélienne. Elle n'est pas attaquée de front ici, mais abordée à partir de son traitement par les médias espagnols. Les faits sont exposés avec courage et bienveillance.

L'extrême implication de l'auteur est le fil rouge qui tient tout le livre ; dans l'introduction de l'ouvrage, la déclaration d'intention s'achève presque par une déclaration d'amour :

« Sur la peau des Juifs d'aujourd'hui et d'hier, j'ai vu la véhémence de ceux qui ne savent pas parce qu'ils ne veulent pas savoir, le répertoire maladroit de clichés qui prétend définir une culture débordante de nuances. J'ai constaté la myopie volontaire de ceux qui limitent leur regard critique à une région du monde, sans percevoir ses imprécisions et ses paradoxes. J'ai parcouru les lieux sombres d'Auschwitz, capitale de la haine et de la putréfaction morale et, après l'effroi, j'ai senti un souffle fébrile d'humanité. »

L'on peut se demander s'il s'adresse plus aux Juifs d'Espagne, comme un gage d'intérêt pour eux, ou à l'ensemble des Espagnols curieux de l'histoire et de l'actualité juives vues par un non-juif et donc débarrassées du point de vue interne.

Dans le fond, l'initiation de Fernando M. Vara de Rey à la culture juive, de plus en plus perceptible au fil des pages, entraîne le lecteur à en découvrir ou redécouvrir les aspects les plus divers et en cela, elle nous concerne tous.

Henri Nahum

La Mare aux tortues



La Mare aux tortues. Souvenirs d'un Sépharade du Levant
Présenté par Corinne Deunailles
Maurice Deunailles

Paris, l'Harmattan, 2013
ISBN : 978-2-343-00621-5

* Maurice Deunailles.
La Mare aux tortues. La bolsa de las tortugas.
Albertville,
Claude Alzieu
éditions 1995

En 1995, Maurice Deunailles a fait paraître *La Mare aux tortues. La balsa de las tortugas**. J'ai eu la chance d'analyser ce livre pour *La Lettre Sépharade*. C'est un ouvrage passionnant à de très nombreux titres. L'auteur raconte son enfance à Aidin, la guerre gréco-turque, la famille réfugiée à Smyrne, la vie précaire dans la grande ville, l'entrée triomphale des troupes de Mustafa Kemal le 9 septembre 1922, l'incendie de la ville, la décision de quitter Smyrne pour la France en 1924, l'installation à Versailles puis à Paris, l'intégration française par l'école, le travail, l'esprit d'entreprise, mais aussi par les loisirs et par la danse. C'est en dansant le tango que Maurice rencontrera celle qui deviendra sa femme, une jeune savoyarde, la mère de Corinne. La guerre, l'exode, la peur, l'incertitude.

Réfugié à Nay, dans les Pyrénées, Moïse Levi deviendra, après la libération, Maurice Deunailles.

Non moins passionnant est le parcours de Corinne, la fille de Maurice. Professeur de lettres et critique dramatique, elle a contribué, en 1995, à la publication de l'ouvrage de son père sans, dit-elle, vraiment s'y intéresser. Elle n'a pas mesuré, à cette époque, le sens profond de la démarche de son père. Son père mort, le livre épuisé, elle décide de le rééditer. C'est pour elle un véritable bouleversement. Elle se prend au jeu, s'approprie en quelque sorte l'histoire de ce Juif sépharade, recueille d'innombrables témoignages, se rend plusieurs fois à Smyrne. Elle redécouvre son père, autodidacte, poète, boulimique de culture, réfractaire à tout communautarisme, ouvert sur le monde, travaillant toute sa vie à construire l'identité que l'Histoire lui avait refusée.

La nouvelle édition de *La Mare aux tortues*, enrichie de textes, de documents, de photographies, de cartes, d'arbres généalogiques, est aussi passionnante que l'édition originale.

Las komidas de las nonas

Matilda Koen-Sarano évoque ici la célébration de la fête de Pourim lors de sa jeunesse à Milan. Comme dans toutes les communautés judéo-espagnoles, les mères préparaient à cette occasion des assortiments de friandises et de pâtisseries salées ou sucrées dont les plus suggestives étaient réalisées en pâte d'amande et reprenaient des thèmes présents dans la *meguilah* d'Esther. Les enfants allaient de porte en porte offrir ces cadeaux et recevaient en échange des piécettes et d'autres petits plats (*chanakitas*). Plusieurs dictons sont liés à cette tradition. « *Kyen manda platikos arresive chanakitas* » : qui envoie en cadeau de simples friandises reçoit des plats bien garnis (i.e. : les bons procédés en provoquent de meilleurs) et *platikos despues de Purim* ce qui signifie faire les choses à contre-temps, après la fête.



Photo : Kobi Zarco

LOS PLATIKOS DE PURIM

Para mí el rekordo de la fiesta de Purim está atado al uzo de los platikos ke se mandan de los unos a los otros. Kuando yo era kriatura, mi mamá uzava mandar platikos ke eya inchía de todo lo bueno ke azía kon sus manos.

En los platikos de mi mamá no avían karamelas i chikolatas i kozas semejantes. Avían kozas de orno dulses i saladas, todas echas en kaza. I todo se azía kon kura i de todo korasón.

Komo akel tiempo bivíamos en Milano, ande las distansias entre las famiyas djudías eran grandes, mi mamá no aprontava¹ muchos platikos. Ma todos los ke mandava venían resividos siempre kon sorpresa i plazer.

Kualo metía mi mamá en el platiko? Sigún la tradisión ke avía trayido kon eya de Izmir en Turkía metía las reshikas¹² de todas las formas de regla para Purim: primera de todas la skalera, para azer suvir a Amán al palo³; después la tijera⁴, los antojos⁵ i las letras inisiales de los nombres de todos los miembros de la famiya. Avían después los tajikos de masapán o los maruchinos⁶.

No mankavan dos o tres travados o algunos kurabiés de tahina, i un pedaso de shamliá – kurdelas de masa frita – ke representavan las orejas de Amán.

Para kompletar el platiko eya aprontava una «palomba», echa de un sestiko⁷ de masa de reshikas ande metía un huevo haminado. Le metía el biko i las alas de masa i la kozía al orno komo las reshikas. En Yerushaláyim (i no sólo en Yerushaláyim) la «palomba», se yama «folar».

El platiko devía ser dado en su tiempo, por dos razones, ke mos vienen akodradas en el reflán. Komo de fakto se dize «Ande van platikos, aboltan chanakitas⁸», koza ke aze aluzión al fakto ke ken resive el platiko yeno deve dar atrás una chanakita yena. Se dize también «Después de Purim platikos», ke amonesta kon ironía a azer las kozas en sus tiempo, porké pasado el tiempo las kozas piedren sus valor i sus sinyifikasión.

1. préparait

2. *reshikas* ou *folares* pâte d'amande parfois colorée (*mazapan*) que l'on façonne suivant différents modèles (ciseaux, horloge, panier, oiseaux, mariée...).

3. le pieu qui servait au supplice du pal.

4. ciseau

5. les lunettes

6. macarons aux amandes

7. un petit panier

8. du turc *chanak*, écuelle.

Aki Esta mos

L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication

Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef

François Azar

Ont participé à ce numéro

Laurence Abensur-Hazan, Rachel
Amado-Bortnick, Line Amselem,
François Azar, Lydia Béhar-
Velay, Ariane Bonzon, Corinne
Deunailles, Matilda Koen-Sarano,
Jenny Laneurie-Fresco, Aurélie
Mossé, Henri Nahum, Philippe
Velay, Nathan Wachtel, Susana
Weich-Shahak.

Conception graphique

Sophie Blum
(www.formidable-studio.net)

Image de couverture

Aurélien Mossé devant l'une de ses
créations, la table à effeuillage.
Photo : Mathilde Fuzeau

Impression

Caen Repro

ISSN

2259-3225

Abonnement (France et étranger)

1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif

Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr

Tel: 06 98 52 15 15

www.sefaradinfo.org

www.lalettresépharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300022

Décembre 2013

Tirage: 900 exemplaires

**Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade remercie La Lettre Sépharade
et les institutions suivantes de leur soutien**

La Lettre
Sépharade

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

Fondation Rothschild
Institut Alain de Rothschild

akadem
le campus numérique juif

MEDIATRANSPORTS